Trois Quatorze

Le journal de PIE — Numéro 59 — 2019

TROIS QUATORZE • LE JOURNAL DE PIE • PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

38E ANNÉE — « *Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu* » La Fontaine — N° 59 — NE PEUT ÊTRE VENDU

COMPAGNON DE ROUTE DE PIE, LE JOURNAL *TROIS QUATORZE* RELATE LA VIE ET L'EXPÉRIENCE DES ADOLESCENTS ET DES FAMILLES QUI SE LANCENT DANS L'AVENTURE DU SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE — TROIS QUATORZE PUBLIE DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS ENTRETIENS, TÉMOIGNAGES, REPORTAGES, PORTRAITS...

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES — 04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90 — 87 BIS RUE DE CHARENTON, 75012 PARIS / 39 RUE ESPARIAT, 13100 AIX EN PROVENCE — **WWW.PIEFRANCE.COM** — **WWW.AMÉRIQUEAUPAIR.ORG** — ASSOCIATION À BUT NON LUCRATIF, LOI DE 1901 — N° SIRET : 324 285 204 00032 — APE : 9499Z — CERTIFICAT D'IMMATRICULATION : ATOUT FRANCE (ARTICLE R111-21 DU CODE DE TOURSIME) : IM075110045 — GARANTIE FINANCIÈRE : HSBC — RCP : GENERALI — MEMBRE DE L'OFFICE — MEMBRE DE L'U.N.A.T — MEMBRE DE L'U.N.S.E.

VOCATION & ACTION DE PIE — PARTIR OU ACCUEILLIR — L'ASSOCIATION ORGANISE, EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, DES SÉJOURS CULTURELS DE LONGUE DURÉE, EN DEHORS DE TOUTE CONSIDÉRATION SOCIALE ET ETHNIQUE, ET INDÉPENDAMMENT DE TOUT POUVOIR POLITIQUE, IDÉOLOGIQUE OU RELIGIEUX : ÉCHANGE TRIMESTRE, SEMESTRE OU ANNÉE SCOLAIRE — ACCUEILLIR UN LYCÉEN ÉTRANGER — ÉTUDES UNIVERISTAIRES AUX USA — AU PAIR AUX USA (L'AMÉRIQUE AU PAIR)

Retrouvez TROIS QUATORZE : www.piefrance.com / Facebook : www.facebook.com/journaltroisquatorze / Instagram : pietroisquatorze
Écrire à TROIS QUATORZE : trois.quatorze@piefrance.com / Rejoindre le RÉSEAU PRO DE PIE : www.piefrance.com/linkedin

3.14 — Direction de la Publication : PIE — Gratuit — n° 59 — 10 000 ex. — Rédaction : Xavier Bachelot — Maquette & graphisme : José Maria Gonzalez & Xavier Bachelot — Assistante de rédaction : Pauline Arnould
Photos et textes : les participants PIE — Ont participé à la création de ce numéro : Afif Boucetta, Bénédicte Déprez, Sarah Gonzales, Andrée Hamonou, Anne-Nelly LLorca, Maya Ludwiczak, Camille Olive, Sarah Souini...

Mascotte promo 2018-2019
La Sardine Citrouille
Sardine — *C.N.T.R.L.*

A. – ICHTYOL. Petit poisson de la famille des Clupéidés, très abondant dans les mers d'Europe, au corps en forme de fuseau recouvert d'écaille lisses, argentées, qui vit en bancs et dont la chair est estimée. *Banc de sardines; pêche à la sardine; sardine bretonne, portugaise; sardine de Royan, de Marseille; sardine de dérive; grande sardine (synon.pilchard).*

Citrouille — *WIKIPEDIA*

Le citrouille est un nom de couleur désignant des nuances du champ chromatique des orange, en référence à la couleur extérieure ou intérieure de la Citrouille ou du Potiron.

Sommaire du numéro 59

IMAGES ET RÉCITS DES PARTICIPANTS — PP. 4, 10 à 15, 20 à 23, 27, 30 à 32
Témoignages des participants aux programmes de longue durée à l'étranger.
Un numéro axé tout particulièrement sur l'amitié.

LES MÉTAMORPHOSES D'ALICE — PORTRAIT RÊVÉ — PP. 16 à 18
Un participant, *« fait de tous les participants, qui les vaut tous et que vaut n'importe qui »*.

DÉSTABILISER DANS LE CADRE — ENTRETIEN — PP. 24 à 26
Mathieu Baldit a engagé le lycée d'Espalion dans un projet ambitieux d'accueil de longue durée d'élèves internationaux.

LE RÉSEAU PRO DE PIE — P. 28 à 29
Margherita Incerti : « La France est une sœur ».

CARNET DE L'ASSOCIATION — P. 34

Couverture : Juliette, Sydney, Ohio — Participante au programme 2x6 / USA-Mexique — 2018-2019
Dos de couverture : Rosalie, Glandale, Arizona — Participante au programme d'une année scolaire aux USA — 2017-2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION PIE — CONVOCATION ET MANDAT

Cet avis tient lieu de convocation — Mandat à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (A.G.) de PIE se tiendra le lundi 1er juillet 2019, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis rue de Charenton, à PARIS 75012. L'ordre du jour de l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE sera le suivant :
● Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2018 ● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.18
● Renouvellement du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses.

Je soussigné(e) : _____ , absent(e) lors de l'assemblée générale ordinaire (A.G.),

donne pouvoir à : _____ , pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____ , le _____ **Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »**

FRIENDS GRAFFITI

Mathilde, Toronto, Ontario

Échange Trimestre Canada

RÉCITS des participants aux séjours scolaires de **longue durée**

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE — Ils ou elles sont parti(e)s pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, il est plus spécialement question de rencontres et d'amitié : Tom évoque ses potes de natation, Juliette nous parle de Laura et Maïwen de Mako… Laura loue sa petite sœur, Fabrice et Sandra leur fille d'accueil… Marguerite pleure la séparation d'avec sa grand-mère japonaise, avant de conclure par ces mots : *« Les rencontres que l'on fait, c'est ce qui donne son caractère à notre séjour. »*

GIRL FRIENDS

Pauline, Manor, Texas — Une année scolaire aux États-Unis

VOSST

Apolline, Grand Haven, Michigan
Une année scolaire aux États-Unis

Je vis actuellement la meilleure année de ma vie. Partir 10 mois, loin de ma famille et mes amis, dans une langue et un pays étranger, ou opter pour ma routine française, celle que je vis depuis 16 ans ? Cette question, je me la suis posée des centaines de fois. Je suis fière d'avoir choisi la première option. Je vais vous raconter comment, en une semaine, ma vie a complètement changé.
J'entrais en terminale et je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire après le bac. Dans ma tête j'étais perdue : j'avais envie de partir, mais peur de laisser ma famille et mes amis derrière moi. Cela me semblait impossible de vivre aussi longtemps loin de mon entourage. Au final, mes parents m'ont proposé de choisir ce programme. Je ne les en remercierai jamais assez.
En juillet, on m'a annoncé que j'avais une famille ! J'ai sauté de joie : j'étais plus excitée que jamais ! Un mois et demi plus tard, me voilà envolée vers l'inconnu sans idée de ce qui m'attendait. Le premier mois est le plus difficile, car on ne comprend pas l'accent et on parvient à peine à se faire comprendre. Je me revois, revenant de mon premier match de rugby, et ma mère d'accueil qui me demande si j'avais *« Any bruises » (« Des bleus ? »)*. J'ai répondu *« No, thanks ! »* et toute ma famille a ri : j'étais vraiment perdue. Aujourd'hui je suis fière des progrès que j'ai accomplis et fière de pouvoir parler anglais correctement, de pouvoir regarder une série en VOSST (version originale sans sous-titres). Le premier mois est le plus difficile, mais aussi un des plus excitants. Intégrer la « High School », aller aux premiers « Football Games » avec les « Pom Pom girls » et finir les cours à 2:30pm… ça c'est magique… c'est comme jouer dans un film ! Au départ, j'intriguais et j'intéressais les gens, car j'étais étrangère ; ils voulaient en savoir plus sur la France, notre culture, etc. Je me suis donc dit que ça allait être facile de me faire des amis ! Mais ça a duré deux semaines et après, le trou noir ! Heureusement il y a d'autres « Exchange Students » dans mon lycée et ça m'a permis de créer des amitiés très fortes.
Et puis au fur et à mesure que le temps a passé, j'ai pris confiance en moi et j'ai pu créer des amitiés incroyables.
Il faut surtout persévérer et oser aller vers les gens, car, c'est sûr, ce n'est pas eux qui viendront à vous. Je conseille à tous de participer au maximum de clubs et de pratiquer le plus de sports possibles, afin de rencontrer des personnes. Pour ma part, j'ai directement intégré l'équipe de rugby avec ma « Host Sister »… aux côtés de cette autre « famille », j'ai pu prendre confiance en moi.

AMIS...

Louis, Toronto, Ontario - Échange Trimestre Canada

& AMIES

Audrey, Edgewood, Iowa — Une année scolaire aux États-Unis

GREEN CRUISE

Philomène, Trussville, Alabama — Une année scolaire aux États-Unis

BLUE MOON

Pierrick, Williston, North Dakota — Une année scolaire aux États-Unis

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS
Manon, Nampa, Idaho — Une année scolaire aux États-Unis

UN GRIMM PRESQUE PARFAIT

EN GUISE D'ÉDITORIAL — PIE & LE PETIT CHAPERON ROUGE

C'est sans doute le plus célèbre des contes. Son personnage principal, Le Petit Chaperon rouge, donne son nom à ses deux versions les plus répandues (parmi la centaine qu'on dénombre).

L'argument est limpide : une jeune enfant est invitée par sa mère à rejoindre sa grand-mère et à lui apporter de quoi se restaurer. Il lui faut pour cela traverser la forêt. Malgré les recommandations maternelles, le Petit Chaperon quitte le chemin, s'égare en forêt et y rencontre le loup. Ce dernier la charme et la distrait : il l'invite à cueillir des fleurs. Pendant que la petite batifole, le Loup la devance et se présente, avant elle, à la demeure de la Grand-mère. Il dévore cette dernière, se substitue à elle. Plus tard, il accueille le Chaperon qu'il dévore à son tour.

Les variantes et détournements du conte ne manquent pas : en tout genre, en tout lieu, en tout temps. Quant aux interprétations, elles sont légions également : psychanalytiques, sociologiques ou anthropologiques, sombres, réalistes ou romantiques… Toutes ou presque s'accordent à voir dans la forêt un symbole du monde extérieur, un univers semé d'obstacles et de tentations. Le loup, symbole de la plus puissante d'entre elles, s'impose comme le prédateur absolu qui menace, dans tous les sens du terme, l'intégrité physique et morale de la petite fille. Pour la plupart des exégètes, la pièce à l'évidence se joue à quatre personnages et la lutte se circonscrit à une opposition féminin/masculin : le loup versus la fille, sa mère et sa grand-mère.

Dans la version qui nous intéresse —celle des frères Grimm—, souvent qualifiée d'édulcorée, un cinquième larron intervient : le chasseur. C'est lui qui, dans l'épilogue, arrive en sauveur, pour ouvrir le ventre du loup et en extraire encore vivants et le Chaperon et sa grand-mère. Ce « happy-end » est en fait très intéressant, car il modifie sensiblement la lecture de l'ensemble du drame. Attachons-nous déjà à un détail. Il est écrit, dans les premières lignes du conte : « *On appela désormais [la fillette] le Petit Chaperon rouge*… », comme pour bien souligner que le protagoniste principal est une fille, mais que son appellation courante, le « Petit Chaperon » fait d'elle aussi un garçon, et que le genre, en l'occurrence, importe peu. Notre petit Chaperon, c'est clair, est à la fois fille et garçon.

Si on regarde le rôle de la mère, on se rend compte que, d'un côté, elle prend toutes les précautions pour prévenir sa fille du danger, mais que de l'autre, c'est elle qui paradoxalement la « met en danger » en l'envoyant seule dans la forêt inconnue, menaçante et immense : la mère jette donc —et à proprement parler— sa fille « dans la gueule du loup ».
Attachons-nous maintenant au Loup et posons-nous les questions suivantes : si le but de ce dernier est de « dévorer » le Chaperon, pourquoi, lors de sa première rencontre avec la fillette dans la forêt, ne se jette-t-il pas directement sur elle et ne se rend-il pas ensuite (et seulement ensuite) à la maison de la grand-mère, pour la dévorer à son tour ? À quoi lui sert ce stratagème de l'invitation à la cueillette et à la découverte des plaisirs de la forêt ? Et si la métaphore sexuelle —clé de la lecture psychanalytique— est fondée, comment expliquer que le loup s'intéresse autant à la grand-mère qu'à la jeune fille ?

De la grand-mère, le conte ne nous dit pas grand-chose sinon qu'elle a de grandes oreilles, de grands yeux, de grandes mains et une « grande gueule » (!)... qu'elle a, autrement dit, tous les attributs de l'expérience et de la sagesse : ceux du « bien entendre » (=comprendre), du bien voir, du bien saisir (comprendre encore), et du bien parler.

Reprenons maintenant l'ensemble et admettons que le Chaperon, sa mère, sa grand-mère, le Loup et le Chasseur ne fassent qu'un, qu'ils ne soient autres que les cinq versants d'un même personnage. Tout alors s'éclaire différemment. Relisons l'histoire. La mère du Chaperon devient maintenant un double de la petite fille, une voix intérieure qui ordonne à l'enfant d'aller voir le monde, mais qui dans le même temps l'invite à s'en méfier. C'est cette voix qui incite le Chaperon à faire le « grand voyage »… mais qui tient aussi et avant tout à l'y préparer. Une voix connue de tous, celle qui nous dit « Oui » et qui nous dit « Non ». La forêt reste la forêt, cet océan intérieur à traverser, cet Atlantique à vaincre, ce monde inconnu plein de pièges à surmonter, de beautés à contempler, de nouveautés à expérimenter.

Le Loup ce n'est plus le mâle, mais le mal… un équivalent baroque de la tentation. Il est à la fois le plaisir et les dangers associés au plaisir ; il est les pulsions les plus vives du Chaperon (pour ne pas dire ses démons) ; il incarne les forces contradictoires qui nous habitent, nos conflits intérieurs ; il est celui qui mange et qui nous pousse à manger ; celui qui nous invite à nous « perdre » en prenant des chemins de traverse. Le Loup est lui aussi —et bien entendu— le double de la grand-mère, puisqu'un simple bonnet de nuit, mal ajusté sur sa tête, suffit à faire illusion sur la petite fille et à « tromper son monde ».

Et la grand-mère —elle dont on apprend qu'elle sort du même ventre que l'enfant (et au même moment qui plus est)— qu'est-elle donc, sinon un autre double du Chaperon ? *« Quand le chasseur eut donné quelques coups de ciseaux, il aperçut le rouge du Chaperon […], puis la vieille grand-mère sortit à son tour, vivante elle aussi ! »* La grand-mère c'est notre Chaperon devenu grand, c'est celle/celui qui a tout appris de la grande traversée. La grand-mère c'est l'adulte en puissance.

Oh, comme il nous parle ce conte, à nous tous qui choisissons de voyager de par le monde (au sens premier du terme), qui voulons repousser nos frontières, affronter l'inconnu des terres lointaines, des rivages et des visages exotiques. La psychanalyse voit dans le rouge du petit chaperon la couleur des émotions violentes de la sexualité. Le moyen-âge et sa symbolique y voyaient un signe de protection… Question de lecture et d'époque. Le conte dans la version des frères Grimm eût été à nos yeux parfaitement juste si, au lieu d'être rouge, le chaperon en question eût été jaune et bleu. En se parant des couleurs de PIE, l'histoire aurait reflété avec encore plus de justesse notre réalité et aurait fait de ce conte incontournable la plus belle des paraboles de ce voyage initiatique que représente, à l'heure où l'on quitte l'enfance, une année de vie loin des siens.

Cette décision de s'éloigner loin et longtemps —toutes les éditions de 3.14, en témoignent—demande un peu de cette force et de ce courage liés à ce que les adultes appellent « prise de risque » ou « insouciance ». Cette décision de vivre un an à l'étranger, les adolescents la prennent pourtant —et seuls parfois—, confiants dans ce que l'avenir leur réserve, car conscients que, quoi qu'il advienne, ce sont eux qui traceront leur voie et qui tireront les enseignements de leur démarche. Pour nos participants, le voyage n'est pas une « mise en danger », mais bien une mise en perspective. Ils savent d'instinct qu'en empruntant ce chemin de traverse du séjour long, ils affronteront autant de joies que de peines, d'« anges » que de « démons » ; et ils sentent, en bons Chaperons, que de l'autre côté de leur forêt se cache un bout de leur identité et se joue un peu de leur avenir.

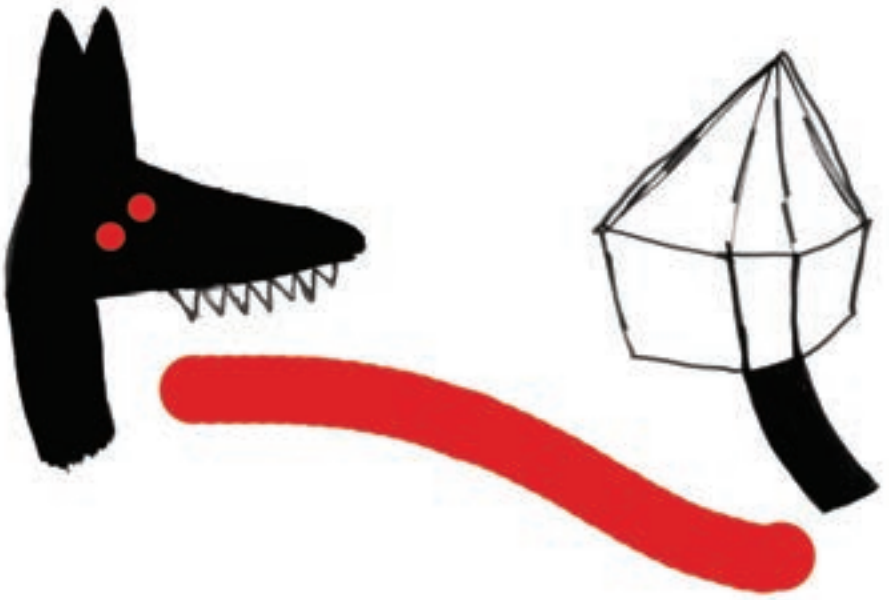


Illustration : José Maria Gonzalez

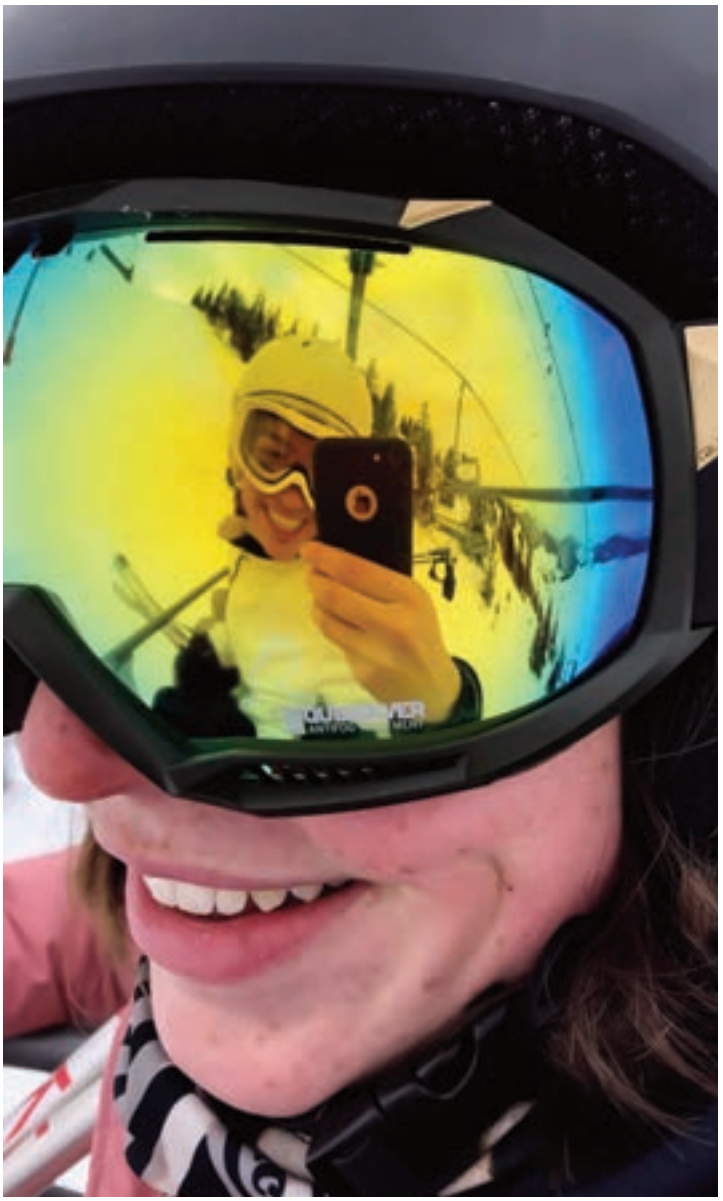
Il y a un an, je lisais les articles du journal de PIE ; je les montrais à mes parents pour essayer de les convaincre de me laisser partir, et pour essayer de me persuader moi-même de sauter le pas… « de le faire ». Et tout s'est fait si vite !
J'ai eu l'idée de partir en voyant une publicité dans des annales de brevet : c'était le 20 février. Le 25, je recevais mon dossier, il n'y avait plus qu'à le compléter. Et, mi-mars (sans trop savoir encore dans quoi je m'engageais), j'ai envoyé ce dossier à PIE. Oui, pour moi, c'est là que l'aventure a commencé : au moment où j'ai posté mon dossier !
Pendant quatre mois, je savais que je partais aux USA, mais je ne savais pas quand, je ne savais pas dans quel État, je ne savais pas chez qui. Je savais juste qu'il n'y avait plus qu'à attendre.
Le 24 août, j'ai enfin pris l'avion. Je me sentais plus libre que jamais, j'étais avec d'autres jeunes de PIE, on s'envolait, on allait passer cinq jours ensemble à visiter NYC, Washington et Philadelphie. C'était un peu comme une colonie de vacances : on oubliait un peu le stress et la peur, on essayait juste de rester concentrés sur le moment présent.
Six mois après, je réalise que ma vie a changé d'une façon bien plus profonde qu'attendue. Jusque-là, je n'ai pas été « homesick » — alors que c'est ce que je redoutais le plus.
Pour autant tout n'a pas été parfait…
Côté linguistique par exemple, j'ai compris qu'il fallait s'armer de patience, qu'on ne devait jamais baisser les bras et toujours se rappeler les raisons pour lesquelles on était venu. En fait, les personnes que l'on rencontre, la famille d'accueil, les nouveaux amis, n'attendent pas de toi que tu sois bilingue, la seule chose qu'ils veulent, c'est que tu essaies et que tu leur montres que tu veux progresser. Je sais aujourd'hui que la langue n'est qu'un élément de l'intégration, et que, dans ce domaine, un sourire est universel et qu'il peut remplacer tous les savoirs !
Je tenais à parler de tout ça, car dans les témoignages de « Trois Quatorze » — que je lisais il y a un an maintenant, à la même période — je cherchais les réponses à toutes ces questions au sujet de mon année à venir et des difficultés qui m'attendaient.
Cher futur participant, dis-toi une chose : tout ce que tu peux imaginer, tout ce que tu peux penser avant ton départ, n'est que la « partie cachée de l'iceberg ». Parce que, crois-moi, quand bien même, en montant dans l'avion, tu penses avoir planifié tes dix prochains mois, tu n'as pas la moindre idée de ce qui t'attend.
Ce que tu vas vivre est bien plus fort que tu ne le penses et va bien au-delà de tes attentes : tu vas apprendre et découvrir plus de choses que tu ne l'imaginais, tu vas devoir te confronter à des situations que tu n'aurais jamais même envisagées… et tu vas grandir plus que jamais. Il se peut que mon témoignage ne prenne tout son sens qu'au moment où tu vivras ce que je suis en train de vivre, et que tu ne comprennes ce qu'il y a à comprendre qu'en le vivant toi-même. Si tu lis cette lettre et que tu hésites encore à partir, arrête d'hésiter : saute dans le vide. N'aie aucune attente, sois juste ouvert.
On ne peut pas mettre de mots sur une aventure comme celle-là. Il me reste encore quatre mois à vivre ici et j'ai la vague impression d'être arrivée hier. Je sais que cette impression sera encore plus forte quand, le 22 juin, je serai à l'aéroport et qu'il s'agira de rentrer dans mon autre pays, de rejoindre mon autre famille et mon autre maison. Mon cœur maintenant bat aussi ici, aux États-Unis, comme il bat là-bas, en France.

UN SOURIRE VAUT UN SAVOIR

Mathilde, Toronto, Ontario — Échange Trimestre Canada

UN SOURIRE DE TOI

Orienda, Américaine, Chevenoz — Une année en France



Les semaines qui suivent l'arrivée sont très intéressantes car ce sont celles de la découverte. C'est amusant de mesurer le nombre d'émotions qui te traversent et que tu ressens sur une si courte durée ! Depuis le premier jour, je fais vraiment partie de la famille. J'ai un petit frère de six ans et une petite sœur de trois ans. Ils m'appellent « Grande Sœur ». Nous faisons beaucoup d'activités ensemble : restaurant, piscine, anniversaires... En ce qui concerne l'école, nous commençons à 7h30 tous les jours et finissons à 14h30. Les journées sont plutôt courtes, ce qui permet de faire des activités dans les clubs du lycée. Je suis dans l'équipe de basket du lycée. La saison n'a pas encore commencé, mais on se prépare déjà, sur la base de quatre entraînements par semaine. C'est intense, mais tellement amusant ! Je me suis fait beaucoup d'amis, et je continue à m'en faire, puisque les gens qui m'entourent sont très ouverts d'esprit. Je fais du shopping, je vais au restaurant, je vais voir des matchs de football américain… et j'ai la chance d'être dans un lycée qui se trouve à 10 minutes de la plage. En bref, l'expérience est incroyable !

MA PETITE SOEUR & MON PETIT FRÈRE AMÉRICAINS

Laura, Coconut Creek, Florida — Une année scolaire aux États-Unis

Voir image en page 33

MA PETITE SOEUR AMÉRICAINE

Matéa, Stone Mountain, Georgia — Une année scolaire aux États-Unis

Ça a été dur pour moi de quitter ma famille, mais le fait qu'il y ait, avant le départ ce petit stage m'a permis de faire la rencontre de personnes qui sont devenues aujourd'hui de véritables amis. On se soutenait tous. L'ambiance était très bonne ! Les débuts au Canada ont été un peu difficiles, car ma famille me manquait, et parler anglais tout le temps était un vrai challenge.
Ma famille d'accueil a été adorable avec moi ! Ils m'ont emmenée à Ottawa, aux chutes du Niagara, à la CN Tower, aux « Blue Jays Game », on a fait un tas d'activités ! Au fil du temps, mon anglais s'est amélioré, et au moment où les cours ont débuté, j'ai vraiment ressenti un déclic : ce fut plus simple pour moi de communiquer. J'ai adoré suivre les cours au Canada et cela m'a permis de faire de fabuleuses rencontres. La relation que j'ai entretenue avec ma correspondante était géniale : on partageait tout, elle est devenue une amie.
Le dialogue s'est vite installé. Elle m'a fait connaître les spécialités du Canada, les lieux ou activités cultes. Le soir on regardait des films ou séries, on partageait beaucoup.
Elle m'a habillée comme une vraie Canadienne et je compte bien faire de même à son arrivée en France. Elle m'a présentée à ses amis et grâce à elle, mon expérience a pris une autre tournure. Nous sommes très fusionnelles et très complices.
Je me réjouis de l'accueillir en France.
Quand je me suis inscrite au programme, j'avais peur que ce séjour soit trop long… et tout, en fait, a filé trop vite.

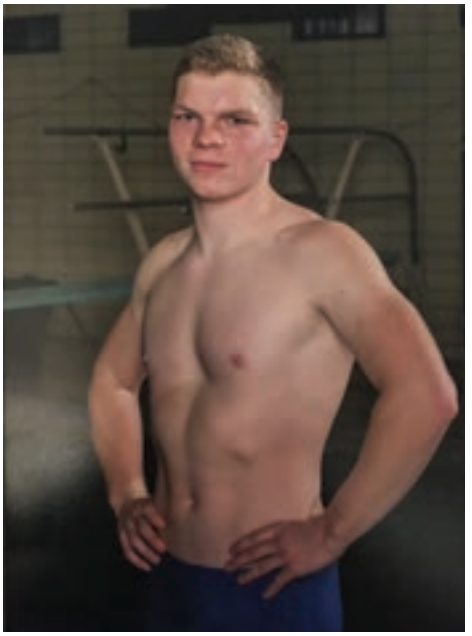
ÇA VA TROP VITE

Mathilde, Toronto, Ontario — Échange Trimestre Canada

Lorsque j'ai choisi mes cours pour mon année aux États-Unis, ma mère d'accueil m'a proposé ce que l'on appelle « JROTC » (Junior Reserve Officers' Training Corps). C'est, en quelque sorte, une formation qui permet d'apprendre les bases pour devenir soldat dans l'armée américaine. J'ai été très étonné d'avoir été choisi, moi qui suis de nationalité française ! Voilà donc un mois que je suis impliqué dans la vie militaire de mon unité (A23 : Alpha, 2nd Peloton, 3rd Squad). Je porte le treillis militaire américain tous les jeudis et je participe à des événements sportifs (sortie dans un camp de scouts par exemple). Mais mon activité favorite au sein de ce cours est la « Raider Team ». C'est une équipe d'une vingtaine d'élèves qui s'entraîne physiquement 3 fois par semaine (lundi, mercredi, vendredi), le matin de 5h50 à 6h50 avant l'école. J'ai souhaité m'investir totalement donc je me suis inscrit ! C'est une chose merveilleuse. On apprend à travailler ensemble et l'entraînement est complet. Je suis prêt à poursuivre cette formation durant toute mon année américaine !

PENNSYLVANIA

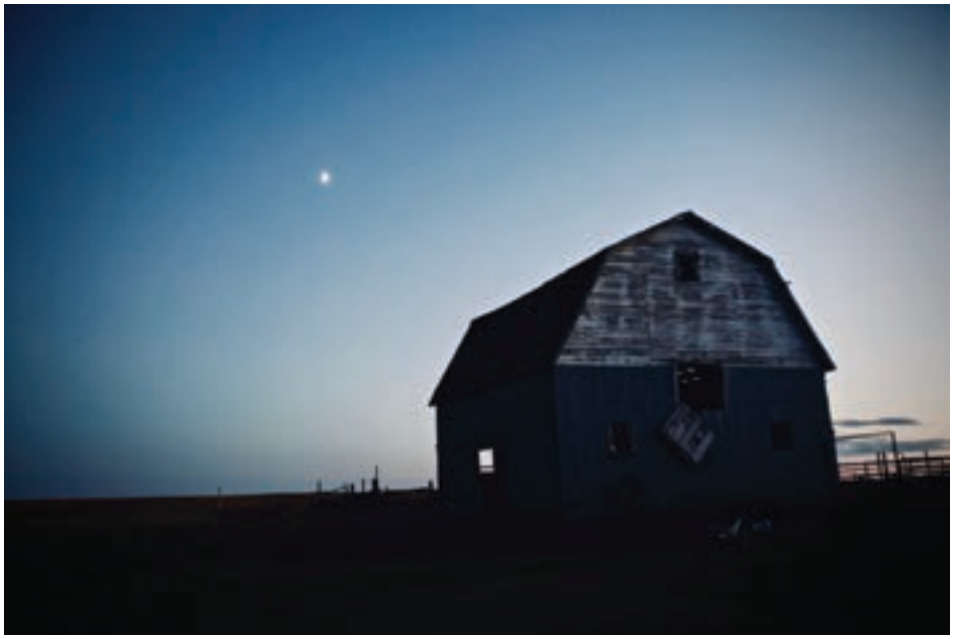
Tom, Butler, Pennsylvania
Une année scolaire aux États-Unis
Texte et Image : ci-dessus et ci-dessous



NORTH CAROLINA

Héloïse, Raleigh, North Carolina — Une année scolaire aux États-Unis
Image en page 16

Une anecdote
Je venais juste d'arriver chez ma famille d'accueil, et en voulant prendre une douche et me changer, j'ai découvert que je n'avais pas de sous-vêtements de rechange… En changeant de valise, mes parents avaient oublié de transvaser mes sous-vêtements qui étaient cachés dans une poche dans la nouvelle valise. J'ai dû demander le premier jour où je pouvais acheter quelques sous-vêtements en attendant que mes parents m'en envoient. Sympa pour briser la glace…
Un conseil
Avant de partir n'essaie pas d'imaginer ce que pourrait être ta vie là-bas, car tu risques d'être déçu. Accepte toutes les opportunités qui s'offrent à toi, même si elles n'ont pas grand-chose à voir avec ce que tu imaginais.
Un regret
En début d'année, j'ai « mal choisi » certains de mes amis et je l'ai regretté par la suite… je ne me sentais pas à ma place et dans certaines situations, je me suis sentie rejetée. C'est seulement au bout du sixième mois que j'ai réagi alors que j'aurais dû le faire bien plus tôt et cela m'aurait évité pas mal de problèmes.
Mon meilleur souvenir
Mon voyage en Californie. En plus de réaliser mon rêve d'aller en Californie, j'ai fait mes plus belles rencontres ! Une dédicace à mon amie Lina de Berlin ! On n'est restées que 10 jours ensemble et à la fin on ne voulait pas se quitter.
Mon pire souvenir
Les entraînements de natation à 5h30 du matin.
Ce que j'ai appris
Beaucoup de choses sur moi-même, mes limites et mes envies. J'ai aussi appris à m'engager dans les causes qui sont importantes pour moi. Par exemple j'ai fait la marche des femmes à Raleigh et j'ai aussi marché pour honorer les victimes du shooting en Floride et pour dire *« Non »* aux armes à feu dans les lycées.
Ce que je vais regretter une fois en France
La relation étudiant/professeur et la liberté qu'on a au lycée.
Un dernier conseil pour la route
Si tu te sens « Homesick », essaie d'en parler, de poser des mots sur ce que tu ressens. Pendant tout le mois de février, j'étais en dépression car je voulais rentrer et retrouver ma famille et mes amis. J'ai donc rejeté mes amis car je croyais que je me sentais mieux seule. C'était faux. Il a fallu qu'une amie me remette les pendules à l'heure pour que j'accepte enfin leur aide.



FLORIDA

Laura, Coconut Creek, Florida
Une année scolaire aux États-Unis

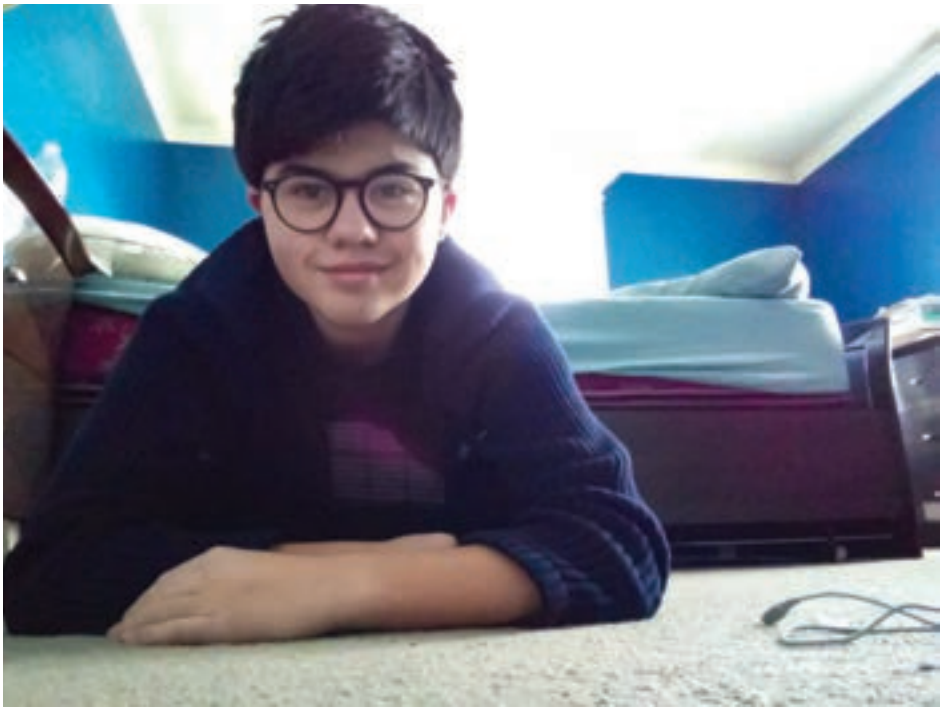
MONTANA

Gengis, Harding, Montana
Une année scolaire aux États-Unis
Images : ci-contre (droite et gauche)

SAVOIR FORCER SA NATURE

Mère de Julien

Ortonville, Michigan - Une année scolaire aux États-Unis



La première fois que j'ai entendu parler de PIE, c'était par un ami qui était effondré car sa fille de 16 ans venait de lui demander de l'accompagner à Paris pour passer un test d'anglais – et qui avait précisé : *« Viens avec ton chéquier ! »* Elle avait monté toute seule son dossier pour partir une année. Ma première réaction fut viscérale : jamais ! Jamais je ne survivrais à dix mois sans « mon » Julien (il avait 10 ans). Mais j'étais tranquille : il était timide, rêveur, très attaché à sa famille, collé à sa maman. Ça me semblait impossible. Pas du tout le profil ! Puis Julien est arrivé en troisième… et à la limite du décrochage scolaire. L'impasse. Nous cherchions des solutions et nous nous sommes inscrits, juste pour voir, à une réunion d'information PIE — association que j'avais pris grand soin d'oublier entre-temps. Lorsque Sarah a parlé des dix mois sans voir les enfants, j'ai compris que nous « y » étions, nous aussi. C'était à moi d'être effondrée car, évidemment, Julien était enthousiaste. Le dossier a été monté très rapidement. Mais nous avons pris le temps de beaucoup discuter. Le contrat était clair entre nous : ce serait une année rien que pour lui. Il serait dans une famille et il devrait vivre selon ses règles, pas selon les nôtres. Il devait simplement être assuré de notre amour et de notre soutien. De notre côté, il n'était pas question de rester prostrés à l'attendre… Il nous a fallu beaucoup de courage.

Une anecdote amusante : pendant le WE d'intégration de mai, Julien avait hérité d'un prénom –Pollux– qui était son nom de code pendant ma grossesse. À partir de ce moment, j'ai arrêté de douter. Il est donc parti pour le Michigan. Tendu mais courageux. Sans se retourner. Personne n'a pleuré. En rentrant de l'aéroport, j'ai transformé sa chambre en bureau. Le début d'une « séparation de vie familiale » de dix mois.

Le premier semestre vient de s'achever. Julien a connu des hauts et des bas. Il a changé de famille, changé de lycée. Il a appris à s'adapter sur le tas. Il a su développer une grande capacité de résilience. Il aurait pu se sentir rejeté —surtout qu'il n'a pas compris immédiatement les raisons de son « exfiltration » du premier foyer— mais il a réussi à positiver cette expérience. Il a écrit à sa mère américaine pour la remercier de son accueil et il a été ravi de découvrir un nouvel environnement : passer d'un lycée de 150 à 1500 élèves et d'une ville de 450 à 22.000 habitants, ça vous change la vie !

Le blues de l'hiver (point culminant : février) a fait des ravages : yoyo émotionnel des deux côtés de l'Atlantique ! Quelques appels au secours (manipulations affectives qui ont parfois fait mouche dans un premier temps, je dois l'avouer à ma grande honte), un auto-diagnostic de dépression… et puis, quelques SMS plus tard (histoire de connaître le temps de cuisson du croque-monsieur ou de la quiche lorraine), la crise était surmontée. Julien est reparti pour la dernière partie de l'aventure, bien décidé à en profiter jusqu'au bout ! Il a pris conscience que d'être peu bavard était parfois pris pour un signe de dépression ou d'indifférence. Il comprend peu à peu que la timidité n'est pas un joker éternel : il arrive un moment où il faut forcer sa nature ! Il a fini par intégrer les codes du lycée et ses erreurs d'incompréhension sont de l'histoire ancienne. Aidé par une meilleure maîtrise de la langue, il s'ouvre d'avantage : ses amis étudiants d'échange l'aident beaucoup (tout comme l'orchestre d'ailleurs). Le voilà du coup réconcilié avec la musique ; il adore l'ambiance de cette classe. Il faut dire que le triangle, c'est plus facile que le piano (et que ça offre toutes les joies de l'orchestre sans avoir à fournir les efforts du piano !) Lorsque le mois dernier, il nous a dit : *« Finalement, je suis intelligent »*, nous avons su que nous avions fait exactement ce qu'il fallait faire : le laisser partir.

PREMIERS JOURS

Mère d'accueil de Corentin, Kodiak, Alaska — Traduit par 3.14
Une année scolaire aux États-Unis

Corentin est un garçon super et il a déjà trouvé ses marques. Kodiak traverse une période de chaleur inhabituelle, ensoleillée et calme : nous en avons profité pour passer un excellent week-end… très intense. Corentin a déjà vu plusieurs ours — dont une mère avec ses quatre tout jeunes oursons ; il a pêché avec Devon, il s'est baladé autour des lacs des environs, avec Pete, moi-même et notre chien Cooper ; ils ont fait un feu de bois entre amis sur la plage, il a été voir un rodéo et a fait une sortie en mer en canoë. Il ne semble pas souffrir du tout du décalage horaire.
Il est partant pour faire tout ce qui se présente ou qu'on lui propose. Hier, il nous a fait des crêpes qu'on a dégustées avec les framboises du jardin. Ce soir, nous faisons un nouveau feu de bois avec les voisins : on mangera du saumon frais grillé et nous ferons une partie de volley. Demain matin à 8h30, nous avons rendez-vous, à l'école, avec le « Counselor » pour choisir ses cours, puis nous ferons un tour de la ville et nous assisterons à un entraînement de natation pour voir quelles activités le tentent. On devine déjà que cette expérience va être fantastique à tout point de vue. Nous sommes ravis d'avoir tenté cette aventure et d'avoir été « matchés » à Corentin.

L'ASCENSEUR ÉMOTIONNEL

Parents d'accueil de Ghita (Danoise) — Une année en France

Accueillir, voilà un mot qui a pris tout son sens le jour où nous avons ouvert notre maison à Ghita, une jeune Danoise de 16 ans.
Ce fut une expérience fantastique sur le plan humain, ce fut une grande « aventure ».
Recevoir une inconnue au sein de sa famille et partager son quotidien avec elle, cela peut paraître insensé. Au départ on se dit que c'est risqué. Mais risqué en quoi ?
Accueillir, cela nous a tout simplement ouvert l'esprit et cela nous a apporté énormément. Accueillir, c'est un indescriptible ascenseur émotionnel… il se remplit de souvenirs et de liens d'amitié à chaque étage.
Ghita a été si attentive, si respectueuse, si engagée tout au long de cette année : elle a observé, elle s'est adaptée.
Je me souviens des premiers temps chez nous : je la revois ne pas oser se mettre à table (car ce n'était pas dans ses habitudes), ne pas oser se servir, ne pas oser commencer à manger ; je la revois nous regarder pour comprendre les règles et les coutumes, et doucement s'intégrer. Et je repense à elle, si à l'aise quelque temps plus tard et qui se sentait vraiment chez elle au moment de son départ.
Je me souviens de Ghita -elle qui venait d'un pays si plat– découvrant les basses collines de Seine et Marne et s'écriant : *« Oh une montagne, je n'en avais jamais vu ! »* Je me souviens de son étonnement et de nos sourires. Je me souviens de son plaisir quand nous sommes allés à la montagne —la vraie—, en Savoie… elle était perdue —perdue comme une enfant— mais si heureuse. Et je me souviens de notre plaisir de partager le sien.

UNE ALICE DANS LES CHAMPS

Héloïse, Raleigh, North Carolina — Une année scolaire aux États-Unis

LES MÉTAMORPHOSES D'ALICE

PORTRAIT

C'est un parcours banal et exemplaire que celui d'Alice, 16 ans, qui décide un jour de s'écarter du chemin ordinaire, et de renaître, comme en miroir, de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans nos lycées, nombre d'élèves, de toute origine et de toute condition, se déplacent indifférents et tristes ; ils traînent leur nonchalance en attendant la fin de la journée, de la semaine, de l'année ou du cycle. D'aucuns —trop peu— brillent, d'aucuns s'enlisent en frôlant soit le renoncement soit la révolte. D'aucuns se moquent, sans toujours comprendre que leur ironie est une forme primitive de résistance. Les plus nombreux passent inaperçus, se glissent dans un anonymat gris et passent entre les gouttes : il en va de leur survie. Ceux-là parlent peu de grandeur et beaucoup de moyenne, ils comptent en points —car c'est ainsi qu'on leur a appris à mesurer ce qui se rapporte au savoir— et leurs yeux ne s'éclairent qu'à la tombée du soir, à l'heure où les portes du lycée s'ouvrent.

Et puis il y a Alice, qui sans le savoir, rêve : *« Je ne savais même pas de quoi, nous confie-t-elle aujourd'hui. De lointain peut-être, peut-être d'aller voir le monde ? sans doute de le comprendre ? »* en ajoutant bien que *« tout cela était aussi flou qu'irréel. »* Elle a 15 ans à l'époque et se croit seule : c'est une constante à cet âge. Au détour d'un Salon, elle rencontre Alexandra, une jeune femme « douce, mais ambitieuse », qui lui rapporte son aventure : *« J'avais ton âge, je vivais cette lassitude et je sentais que j'avais peur du futur, peur de devenir adulte et d'affronter la routine : bac, permis, études… peur de tout faire comme tout le monde et dans le même ordre. C'est pour ça que j'ai choisi ce séjour long et lointain, histoire de grandir vite et différemment. »*

Elle se souvient de chacun de ses mots : *« Tout ce qu'elle me rapportait correspondait à ce que, sans le savoir, je cherchais. Elle me parlait à la fois de moi et d'ailleurs. »* Dans la nuit qui suit, du fond de son lit, Alice boucle son sac. Au matin, ses parents lui donnent leur assentiment, au nom de son autonomie. Elle suivra la voie d'Alexandra et partira à son tour, à la recherche de choses nouvelles et inconnues.
Elle entre alors dans la phase qu'on pourrait nommer « administrative », la moins drôle « mais la plus simple ». Un mélange de devoirs et d'excitation : l'information, le dossier d'inscription, le stage, l'attente d'un placement… tout se déroule sans heurt et presque sans stress. Jusqu'au jour J. *« Tout à coup j'avais mal partout, au dos surtout. Une douleur horrible… »* Elle a peur. On se dit que tout cela est clas-

sique : le départ, l'arrachement, le déracinement ? *« Non, pas du tout, c'était plutôt comme si quelque chose d'étrange se passait en moi. »* Elle pense à faire marche arrière. *« Oui. J'ai cru que j'allais renoncer. À ce moment-là, je me suis regardée dans la glace et j'ai compris que des ailes étaient en train de me pousser. C'est sans doute cela qui me faisait aussi mal. »* L'envol ? *« Non, c'était plus que cela : une métamorphose. Ce 24 août, j'ai vraiment eu l'impression de naître. »* Poète, elle ajoute : *« Et croyez-moi, c'est dur de vivre au début. »*

Au terme de vingt longues heures de voyage *(« Dans l'avion, j'ai senti mon cœur éclater en plusieurs morceaux »)*, trois vols et deux correspondances plus tard, elle se pose dans le Montana. *« Dix fois, j'ai craint de me perdre, mais avec la certitude, bien ancrée en moi, qu'au final j'arriverais à bon port. »* L'atterrissage est brutal. Plus tard, elle écrira : *« J'ai cru que je débarquais chez des fous. Les gens m'ont serrée fort dans leurs bras comme s'ils me connaissaient d'avant. Ils sont extravertis, expansifs et grands, jusqu'à la démesure. Leurs pommes de terre sont immenses aussi. Ils déroulent leurs pelouses comme des tapis. Leurs maisons roulent. Ils mélangent la viande avec de la compote et des fruits. Ils aiment la nature et leurs voitures. J'en ai même vus qui parlaient aux bisons pour qu'ils s'éloignent du milieu de la route. »* Dans une seconde lettre, quinze jours plus tard, elle ajoutera : *« Ils font des concerts rock dans les églises. Ils n'ont pas de boîte aux lettres. J'habite à trente kilomètres de la ville, un coin magnifique, perdu dans une vallée, au bord d'une rivière. Il n'y a pas d'humains aux alentours. Juste des cerfs, des coyotes, des ours et des daims. C'est impressionnant et beau. J'apprends à monter à cheval. »* Et, plus tard encore : *« Je prends le bus chaque jour. Il est vieux et à la moindre bosse, je décolle du siège. Je me muscle donc les fesses dix fois par semaine. Un jour que je rêvassais en rentrant de l'école, mon bus a pris feu. Il a fallu évacuer pour en prendre un autre… qui n'était guère plus performant. »*

L'exotisme des premiers jours engendre l'enthousiasme, mais l'humeur vite se dégrade : *« Je me trouvais dans une famille socialement peu favorisée, et qui avait une façon de vivre très différente de la mienne. C'était contraire à mes attentes. Je me suis trouvée un peu délaissée, et puis aussi "Unfortunate". En fait je comparais. Je comparais à ceux qui étaient tombés à Chicago ou en Californie. Je passais ma journée sur Facebook et Instagram, à papoter avec Ben (Benjamin) et Béa (Béatrice), mes amis de France. »* Elle sombre… et appelle naturellement ses parents à la rescousse. Ces derniers ont l'intelligence —on a les parents qu'on mérite !— de l'écouter sans la suivre : *« Ma mère m'a dit d'essayer une semaine, puis une autre, et une autre encore. » Le père, énigmatique, a ajouté : "Sois où tu es". J'ai compris qu'il parlait des réseaux sociaux. »*

« À partir de là, j'ai essayé d'aller vraiment au bout des choses et des gens. » Alice décide donc et pour de bon, de *« partir au bout du monde »*, son monde. *« J'avais besoin d'une bonne leçon : j'ai découvert aussitôt de la bonté et de vraies qualités chez tous ceux qui m'entouraient. Et quand on découvre ça, on oublie tout le reste. Je crois surtout que j'ai laissé mon orgueil de côté. J'avais une trop haute opinion de moi-même. Pendant que je les jugeais, eux m'ouvraient leurs portes et m'offraient et leur cœur et leur toit. "I was so stupid !" J'ai commencé à saisir les choses différemment. Quand, par exemple, je croisais une dinde dans la baignoire (c'est là qu'ils avaient l'habitude de les « stocker »), je m'en amusais au lieu de prendre un air dégoûté. »*

Dans le même temps, elle dit adieu à Facebook et à Instagram : à Béa et Ben, *« [elle] décide de ne plus leur adresser que des e-mails »*, en un mot, de garder les BB mais de jeter l'eau du bain.

De leçon d'humilité en leçon d'humanité, elle avance. À l'école, en cours de littérature : *« C'était en début d'année, ma prof avait demandé qu'on écrive un essai. Il fallait pondre quatre pages en anglais, le tout en une heure ! J'ai été prise de panique. Ma prof s'en est rendue compte, et, avant même que je ne dise quoi que ce soit, elle est venue me voir et m'a proposé de faire mon devoir en français. J'ai accepté, j'ai terminé mon texte et elle l'a ramassé. Aujourd'hui, je ne suis pas sûre qu'elle l'ait lu. Non, je pense qu'elle voulait juste m'alléger. C'était vraiment classe. »*

Elle va se nourrir de cette élégance, en essayant d'ajouter de la légèreté à son épreuve. Ce voyage est déjà tellement exigeant qu'il faut savoir parfois *« réduire ses ambitions à la baisse »*, juste regarder autour de soi, sans calcul : *« Tu réalises qu'une partie de toi ne convient plus, tu modifies un peu tes valeurs, tu comprends ce que tu es et ce à quoi tu aspires, ton futur s'étale, tu fais des projets, tu associes les choses. Et c'est alors que tu crées doucement un réseau d'amitiés. Attention, précise-t-elle, tu ne changes pas non plus complètement, pas vraiment radicalement, simplement tu évolues, tu te déplaces et tu mues ! »*

Dans la foulée, elle va connaître la High school et son folklore : « Homecoming » et la « Spirit week » (avec ses « Pep Rally », ses « Pyjamas days » et ses « Twin Days ») ; la « Graduation » (avec ses bals, ses toges et ses « Cap and Gone ») ; *« ce prof qui lançait des bonbons quand on avait une bonne réponse », et tous ceux, plus sérieux, « toujours prêts à m'expliquer l'incompréhensible… »* Elle va se battre un an avec son « Locker » et ses combinaisons, avec les règles du « Lacrosse », avec les conventions du « Cheerleading » ; elle va découvrir et adopter les « Poptarts » et les « Mac'n'cheese », et les « Root beer float », les « Lucky Charms » et « les Smors ». Elle va goûter à tout, s'en amuser et s'en instruire, s'ouvrir. Au milieu de son parcours, une simple classe de musique va orienter sa vie.

Et puis elle fera des rencontres, belles ou étranges : *« Quand on décide de partir une année, on est prêt à tout, mais on est incapable d'imaginer ce que contient ce tout. À l'école, par exemple j'étais prête à rencontrer des étudiants de tous les pays et de toutes les couleurs, mais pas à rencontrer des lycéens "différents". Un jour pourtant, j'ai fait la connaissance d'un "Junior"» que certains, bizarrement, surnommaient "Trouble" ; il était seul dans son coin, adossé contre un mur ; il semblait attendre quelque chose ou que quelqu'un lui parle. Il avait tout d'un lycéen normal… sauf qu'il n'avait pas de "Locker" ! Il n'avait pas de "Locker" parce qu'il n'avait pas de livres ; il n'avait pas de livres parce qu'il n'était pas là pour longtemps. "Pour l'instant, m'a-t-il dit, mon seul devoir est de suivre les cours. Je suis en liberté surveillée" ! »*

Pour Alice —et pour un an— le commun sort de l'ordinaire. L'initiation est faite de banalités et d'extase. Quand elle nous raconte sa rencontre avec Tom (celui qui, au lieu de trouver son accent « cute », la trouve « intéressante et bizarre »), on l'imagine en Pamina, heureuse et enchantée. Elle ne nous en dit guère plus, préservant ce jardin mi-sauvage et mi-secret.

Avec du recul, elle se remémore un autre moment clé : *« Après l'émerveillement, après le gros coup de blues et l'équi-*

UNE ALICE EN LIBERTÉ

Rose-May, Ionia, Michigan

Une année scolaire aux États-Unis

libre, c'est la fameuse routine —que j'avais fuie— qui, à nouveau, m'a menacée. » La routine qui revient sur la pointe des pieds et s'installe, insidieuse et morne : *« À peine trois mois que j'étais là et je ne m'émerveillais plus de la country, du rodéo et des chapeaux, ni des cerfs dans le jardin, ni des voisins qui vous hurlent "Hi" au loin. »* Elle ne fait guère plus attention au(x) proche(s). *« C'est bête à dire, mais le jour où le silence de ceux qui t'entourent ne pèse plus c'est que tu commences à te sentir chez toi. Attention, le blues est susceptible de revenir à tout moment — un cycle, je vous dis. Il est traître, il te prend à la gorge au moment où tu ne t'y attends pas ; il prend la forme d'une personne – un ami, un parent, un amoureux — d'un lieu, d'un moment, d'une situation, d'un objet lointain, d'un goût ou d'une odeur de France, d'une ambiance. Mais tu en as besoin de ces moments de creux, ce sont eux qui te font avancer. Et puis, ils sont de plus en plus courts, de plus en plus éloignés les uns des autres, de moins en moins intenses. »* Le blues repart comme il est venu. Alors la vie reprend son cours : *« Tu te remplis de tout ce que tu peux, tu prends tout ce qu'il y a à prendre. Tu te dis qu'en rentrant tu feras le tri. »*

Ainsi, Alice continue à rêver : *« J'avais le sentiment que lorsque je me réveillerais, je ne me souviendrais de rien, sinon de bribes. J'avais appris à parler et à écrire en anglais, à coudre et à chanter, à cuisiner, à jouer au bowling. Et je me questionnais : "Quand tu te réveilleras Alice, que restera-t-il de tout cela ?" »* Chaque jour la rapproche du retour, elle le sait et en fait le constat avec effroi.

Et ce jour arrive. Elle dit avoir pleuré de Newark à Paris, *« si contente de rentrer et si furieuse de laisser [sa] maison du Montana… et Jeff et Brook, et les chansons, et les routes, et les bisons… »*

Douze ans après son retour, elle se refuse à tirer un bilan, sinon en usant de cette formule : *« Partir c'est grandiose dans l'ensemble, mais si difficile dans le détail. »* À moins que ce ne soit l'inverse. On la sent et on la sait fière d'avoir construit ailleurs un chez soi et d'avoir aujourd'hui deux maisons.

Au retour —on devrait dire « au réveil »—, Alice a repris le lycée. La terminale, le bac… rien que de très classique. À partir de là, elle se souvient avoir hésité entre les maths et la musique *(« le même grand écart qu'il y a dix ans, quand j'avais dû choisir entre l'Amérique et le Japon »)* et avoir finalement opté pour le Conservatoire de Paris. S'en est suivi un beau parcours, sur lequel elle ne souhaite pas s'étendre : *« Je n'ai que trente ans, tout reste à faire. »* Le reste, autrement dit l'avenir, elle le dévoile au détour d'une réponse : *« Je veux écrire et composer. »* De nouvelles ailes lui poussent. Elle sourit. Une nouvelle vie s'annonce qu'elle appréhende avec autant de crainte que de joie, car, maintenant —et après l'avoir expérimenté— elle le sait : *« Même si c'est beau…*

C'est dur de vivre au début ! »

Ce portrait imaginaire a été créé à partir de témoignages de participants PIE. *Trois Quatorze* remercie tous ceux qui, au fil des ans, ont participé à la rédaction du journal et, de façon indirecte, à la construction de ce personnage, qui cristallise leurs émotions : un participant *« fait de tous les [participants], qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »*

UNE ALICE DANS LA VILLE

Clémentine, Germantown Hills, Illinois

Une année scolaire aux États-Unis

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE COURAGEUSE

Marguerite, Tokyo — Une année scolaire au Japon

« Il en faut du courage pour faire ce que tu fais ». Voilà la phrase qui a le plus tourné dans mon entourage. Je peux comprendre, car ce n'est pas commun de partir vivre dix mois au Japon, quand on a tout juste le Bac en poche. J'ai mis deux ans à convaincre mes parents de me laisser partir. À force de persévérance et de détermination, ils ont fini par me dire *« Oui ».* Ce jour-là a été une véritable victoire.
Dans la notion de « courage », chacun met ce qu'il entend : certains pensaient que j'affronterais un tas de désillusions par rapport à mes propres perceptions du pays hôte. D'autres, comme mes parents, pensaient que le choc culturel et le fait de m'éloigner me feraient mûrir et grandir un peu. Aucun n'avait totalement tort.
Des changements dans ma vie quotidienne, il y en a eu plein : la transition entre mon petit village gersois et la Grosse Tokyo (synonyme de plus d'indépendance en matière de transport par exemple, mais aussi d'absence d'arbres et de calme...), l'acceptation de la discipline à la japonaise (cependant moins stricte que ce que j'avais imaginé), la découverte des petits déjeuners salés !
Et pourtant, après ces cinq mois à l'autre bout du monde, je me rends compte que très peu de choses aujourd'hui me manquent véritablement. Papa, Maman, je suis désolée de vous l'apprendre, mais je vis super bien de ne plus vous voir aussi souvent ! On pourrait se dire que je suis une fille atroce, mais pas du tout en fait ! La raison est simple : je ne suis pas seule. Je suis même très bien entourée. Si je devais citer une personne qui m'a beaucoup apporté jusqu'à présent, ce serait ma première grand-mère d'accueil. Elle a été parfaite en tout point. J'ai lié des liens très forts avec ma première famille d'accueil.
Ma grand-mère et mon grand-père d'accueil : Hiromi-san et Nao-san vivent à trois minutes à pied de chez leur fille ; quand je rentrais du lycée, j'allais souvent les voir et je restais avec eux. Ma grand-mère d'accueil avait pour habitude de me faire goûter chaque fois à de nouveaux gâteaux. Même si au début de mon séjour mon niveau de japonais était précaire et que la communication n'était pas limpide, je me suis tout de suite sentie bien à ses côtés… j'étais si attachée à elle que le changement de famille —qui était prévu bien avant mon arrivée au Japon— reste encore un moment bien triste pour moi...
J'ai quitté une super famille qui pour moi valait tout l'or du monde ! Cette séparation au cœur de mon séjour m'a permis de comprendre que le temps n'est pas figé, et que tout passe bien plus vite qu'on ne le pense... Les rencontres que l'on fait, c'est ce qui donne son caractère à notre séjour. Et c'est là, dans cet effort nécessaire d'aller vers l'autre, que j'ai eu le plus besoin de courage. Mais l'impatience et l'excitation de rencontrer des amis ont été pour moi les puissants moteurs utiles et nécessaires pour vaincre ma timidité et dépasser ma peur. Au final, je n'ai pas vraiment l'impression d'avoir été courageuse. J'ai simplement accepté de vivre ce pourquoi j'étais venue.

DE L'USAGE DU MASQUE EN ASIE

Léa et Joseph — Une année scolaire au Japon et en Corée du Sud

Dès que l'on met les pieds dans l'Est asiatique, l'on remarque vite quelque chose d'étrange... des masques, souvent chirurgicaux. Pour nous Français, cacher notre visage n'est pas dans les mœurs. Ici, c'est bien différent.
Le principe premier de l'usage du masque est lié à la santé, il s'agit d'empêcher virus, microbes et autres d'entrer et de sortir ! Dès que les symptômes d'une maladie apparaissent, il est d'usage de mettre un masque. On le garde dans les transports en commun, à l'école et même au bureau… Partout ! On ne l'enlève en fait qu'à la maison. Il faut dire que les asiatiques sont très sensibles à la propreté et à l'hygiène et que passer son rhume, son angine ou sa grippe à un étranger n'est pas envisageable : c'est une question de respect ! À la moindre épidémie tous les visages arborent donc des masques et il devient difficile de reconnaître ses amis.
Il faut aussi évoquer la question de la pollution. Dans cette partie du monde, qui se développe à vitesse grand V, l'air est plus pollué qu'en Europe. De ce fait, le masque sert aussi à préserver ses poumons. Ceux qui travaillent à l'extérieur l'utilisent au quotidien ; les autres, à l'occasion des pics de pollution.
Et puis, il y a la question de l'apparence. Dans nos « pays d'accueil » asiatiques, il est souvent préférable de se cacher que de se montrer sous un mauvais jour. Quand une jeune fille porte un masque, il peut s'agir de plusieurs choses ; soit elle a des boutons, soit elle ne s'est pas maquillée. Une vraie pression sociale sévit ici autour de la question de l'apparence. Ne pas être aux standards peut être synonyme d'exclusion.
Le masque sert aussi s'embellir. Il permet, selon la façon dont on le place, de « redessiner » le visage. Il peut aussi devenir accessoire de mode. Il existe tant de formes et de modèles différents, aux couleurs et aux motifs que vous voulez, à l'effigie de vos stars préférées…

MASQUES CORÉENS

Photos : Joseph, Daegu — Une année scolaire en Corée du Sud

CHAMP

Masumi, mère d'accueil de Pierre

CONTRECHAMP

Pierre, Saitama-shi — Une année scolaire au Japon

DÉSTABILISER DANS LE CADRE entretien avec **Mathieu Baldit**

Directeur du collège et du lycée d'Espalion, dans l'Aveyron, Mathieu Baldit a lancé l'an dernier un programme de grande ampleur, consistant à accueillir, sur la durée et pour de longs séjours, un nombre important de jeunes lycéens étrangers. Ce programme, axe fort du projet éducatif, a pu être mis sur pied grâce au soutien des professeurs et avec l'aide sans limite de Carole Dujols, professeur d'anglais de l'établissement. L'ensemble de la communauté éducative a porté ce projet avec enthousiasme. À l'heure où nombre de lycées français, voire de rectorats, hésitent encore à ouvrir leurs portes aux élèves internationaux, il était utile également d'interroger Monsieur Baldit sur toutes les idées reçues qui perdurent, qui alimentent les blocages et nuisent à un développement serein des échanges éducatifs à travers le monde.
Nous tenions également à saluer son initiative, son engagement pour le moins passionné, et sa vision globale de l'éducation, laquelle est parfaitement en phase avec celle prônée depuis tant d'années par PIE, à travers ce journal.

TROIS QUATORZE — DANS LE CADRE DE VOTRE MISSION, C'EST VOUS QUI IMPULSEZ LE PROJET ÉDUCATIF ET QUI FIXEZ LE CAP. COMMENT VOUS EST VENUE CETTE IDÉE D'ACCUEILLIR, RÉGULIÈREMENT ET EN NOMBRE, DES ÉLÈVES DU MONDE ENTIER ?

Mathieu Baldit — Tout est parti d'une expérience personnelle que j'avais vécue il y a quelques années. J'étais à l'époque professeur d'histoire-géographie et j'avais été sollicité par un ami qui cherchait un établissement d'accueil pour un jeune Indien. Je m'étais montré favorable à cette idée, quand cet ami a ajouté : *« Juste un détail : il ne parle pas un mot de français ! »* J'ai répondu ; *« Pas de soucis »* et j'ai lancé ce défi à ma classe : *« Acceptons-le pour qu'il s'intègre et qu'il apprenne notre langue. »* Et il se trouve que j'ai pu observer à partir de là une transformation en profondeur de la classe. Moi qui pensais, au départ, rendre service à l'élève étranger, j'ai réalisé qu'au final, j'avais rendu service à la classe et à mes élèves français : je les avais —presque involontairement— ouverts sur l'international et j'avais élargi leur champ de vision et de réflexion.

D'EMBLÉE VOUS INVERSEZ DONC LA PROBLÉMATIQUE EN RÉPONDANT DE FAÇON SURPRENANTE À CEUX QUI VOIENT DANS L'ACCUEIL DE JEUNES ÉTRANGERS UN OBSTACLE AU DÉVELOPPEMENT SEREIN DE LEUR PROJET ÉDUCATIF ?

Oui, je tiens à être très clair sur ce point : le jeune Indien que j'avais reçu aurait très bien pu réussir ailleurs, mais, inversement, mes élèves français n'auraient pas évolué si vite et si positivement sans

sa présence. Je me suis appuyé sur cette expérience pour, une fois que j'ai eu en charge un établissement, développer cette idée d'une ouverture à l'international. J'ai tout de suite orienté le projet sur quatre axes : voyages à l'étranger, apprentissage des langues, échanges scolaires et —dernier élément mais pas le moindre— accueil d'élèves étrangers sur la longue durée. Nous avons aussitôt engagé un échange avec un lycée de Tel-Aviv et, dans le cadre du quatrième axe, entamé, entre autres, cette collaboration avec PIE en ouvrant notre école à vos étudiants étrangers.

VOUS VOUS ÊTES ENGAGÉ « PIED AU PLANCHER » DANS CETTE DÉMARCHE EN FAISANT FI DE TOUTE ARRIÈRE-PENSÉE NÉGATIVE. VOTRE ENGAGEMENT ET VOTRE ENTHOUSIASME NOUS ONT ÉPOUSTOUFLÉS, NOUS QUI NOUS HEURTONS SI SOUVENT, SINON À DES REFUS DU MOINS À DES RÉTICENCES. DÈS L'ANNÉE DE LANCEMENT DE L'OPÉRATION, LE LYCÉE D'ESPALION A EN EFFET ACCUEILLI, TOUS ORGANISMES CONFONDUS, PRÈS DE 20 JEUNES ÉTRANGERS SUR LA LONGUE DURÉE !

Oui. On s'aperçoit, au bout d'une année, que l'idée a germé, qu'elle fait son chemin et que le premier objectif est atteint. Je me souviens d'un collègue et ami qui, lorsqu'il a découvert mes ambitions, m'a dit : *« Mon pauvre Mathieu, tu vas accueillir 3 ou 4 jeunes, un point c'est tout ! »* Mais, je ne juge pas de la réussite de l'expérience à l'aune du nombre d'élèves étrangers que l'on reçoit mais de la « réussite » de ces élèves et de l'équilibre de l'ensemble des acteurs et du projet. Nous rencontrons des difficultés, je ne le nie pas, nous nous heurtons à des situations nouvelles, mais pour l'instant je me dois de tirer un bilan très positif de l'expérience.

REPRENONS LES ARGUMENTS PRINCIPAUX DES DÉTRACTEURS DE CE TYPE D'ACCUEIL : QUE RÉTORQUEZ-VOUS À CEUX QUI DISENT QUE LA PRÉSENCE D'UN ÉTUDIANT ÉTRANGER SUR LA LONGUE DURÉE PEUT NUIRE À LA FLUIDITÉ DES COURS ET AUX PROGRÈS DE LA CLASSE ? CERTAINS NOUS DISENT : *« CES ÉLÈVES "RALENTISSENT" LES CLASSES ! »*

Permettez-moi de sourire. C'est exactement le contraire. Leur présence est un véritable dynamiseur qui vous fait insensiblement passer de la vitesse 1 à la vitesse 5. L'esprit de solidarité qui naît dans la classe est énorme : l'entraide devient un moteur. Quand on voit, comme ce fut mon cas en étude, une élève française aider un jeune Japonais à décrypter un texte, on est ému et on se dit que le tour est joué. On sait qu'on a développé chez « nos » élèves le sens de l'autre. Qu'y a-t-il de mieux pour bien comprendre que de chercher à transmettre ?
Ce que j'ai pu constater, c'est que les jeunes Français aident les élèves internationaux (dans la lecture, la compréhension) et que ces derniers —parce qu'ils sont admirés des élèves français—, les entraînent à leur tour. C'est un tourbillon positif qui se met en place. Il emporte tout.

L'OBJECTION PREMIÈRE À L'ACCUEIL INTERNATIONAL EST BIEN ENTENDU CELLE DES EFFECTIFS PLÉTHORIQUES DANS LES CLASSES. QUEL ARGUMENT PEUT-ON LUI OPPOSER ?

Il faut raisonner positivement. La question n'est pas liée à une surcharge physique de la classe. Le problème, en d'autres termes, n'est pas lié au fait de rajouter une table et une chaise. La place, on la trouve. Le problème est de répondre à cette question simple : *« Comment faire en sorte que le passage en France de ce jeune soit le plus bénéfique pour lui dans un premier temps, et pour les autres élèves ensuite ? »* Un chef d'établissement a une totale liberté d'action. À lui de partir du projet du jeune pour le mettre au bon endroit et pour l'inscrire positivement dans le projet de l'école. Dès qu'on évoque l'inscription d'un jeune je me pose donc la question de savoir dans quelle classe, quelle série, quelle section, il aura toute sa place.

VOUS ÊTES EN TRAIN DE NOUS DIRE QU'IL FAUT INDIVIDUALISER L'APPROCHE, N'EST-CE PAS ?

On doit admettre que les profils des jeunes étrangers sont très variables. Certains viennent pour apprendre le français (c'est très respectable et excellent pour le développement de la Francophonie), d'autres conçoivent leur passage en France comme une césure (ils veulent enrichir leur parcours), certains sont très brillants et s'inscrivent dans un parcours ambitieux. J'ai actuellement une élève qui vient de Quito et qui a 17 de moyenne générale ! Je ne peux pas raisonner de la même façon avec elle et avec celui qui découvre notre langue. Je me dois de la mettre à l'endroit qui soit profitable à l'élève et porteur pour la classe. On échange avec PIE pour bien comprendre ce projet, on fait des choix et on s'adapte en cours de route s'il le faut : le but est de rester dans cette dynamique du bénéfice réciproque.

C'EST DONC DANS CETTE OPTIQUE QUE VOUS AVEZ MIS EN PLACE DES COURS DE FRANÇAIS/LANGUE ÉTRANGÈRE AVEC DIFFÉRENTS NIVEAUX ?

Oui, et cette structure remplit parfaitement son rôle. Nos élèves étrangers progressent très vite. Et tous, au bout de quelques temps, maîtrisent suffisamment notre langue pour intégrer le cursus classique.

REMARQUEZ-VOUS UNE DIFFÉRENCE DE CAPACITÉ À S'INTÉGRER EN FONCTION DE LA NATIONALITÉ ?

Absolument aucune. Ce n'est pas la nationalité qui « fait » l'accueil, mais la personnalité de l'étudiant étranger. Je vais même plus loin : la qualité de son intégration dépend avant tout de sa volonté de se tourner vers les élèves français et d'aller à leur rencontre. Les élèves étrangers qui arrivent dans ce nouveau monde sont souvent en manque de confiance (ils ont peur d'être jugés), or nous savons par expérience que les élèves français sont très admiratifs de ces jeunes étrangers qui ont osé venir à leur rencontre ; ils sont tous, clairement, en demande de lien. Notre travail consiste donc à établir le contact. Nous sommes des traits d'union. C'est dans cette optique que nous faisons intervenir ponctuellement les jeunes que l'on accueille dans les cours de langue étrangère (anglais, espagnol ou autre). D'un côté, ils sont mis en valeur, et de l'autre ils apportent une plus-value. Si l'on admet que la finalité de l'apprentissage d'une langue est de la parler, on comprend que soudain, grâce aux échange directs avec les étrangers, la langue prend corps aux yeux de nos élèves français. On base tous nos échanges sur les rapports transversaux, lesquels créent de l'interaction et de l'émulation.

VENONS-EN À L'ARGUMENT DU COÛT : QUE RÉPONDRE À CEUX QUI DISENT QU'EN ACCUEILLANT DES ÉLÈVES ÉTRANGERS, ON « CHARGE LA BARQUE » DU CONTRIBUABLE FRANÇAIS ?

J'ai souvent, alors que je prônais ces échanges, entendu cet argument. Il témoigne d'une vision très réductrice. Éduquer, c'est parier sur l'avenir. On ne dépense pas d'argent dans l'éducation, on en investit puisqu'on construit demain. En l'occurrence et pour être concret, je dois préciser que les élèves étrangers ne coûtent strictement rien. Au niveau budgétaire, je fonctionne pour ma part en moyen constant, et donc avec exactement la même enveloppe selon que j'accueille ou non des internationaux. Dans certains cas, une classe va passer de 25 à 27 élèves. Mais l'effort n'est pas financier, il est humain : il repose en réalité sur le bénévolat des établissements, des enseignants, des équipes et des familles d'accueil… et avec, en retour, tous les bénéfices dont nous avons parlé.
Ce projet mené pour les élèves étrangers —et que nous relayons— est, par ailleurs, une chance extraordinaire pour des territoires comme le nôtre (le Nord-Aveyron) où l'un des enjeux majeurs est de faire venir des entreprises et d'attirer les gens. Dans une petite commune rurale, compter un étudiant américain, un japonais et un

Carole Dujols & Mathieu Baldit (chef d'établissement et coordinateur de l'Immaculée Conception / Directeur du Collège et du lycée d'Espalion)

Participants PIE du lycée d'Espalion (2018-2019) et leurs familles d'accueil : **Inaki, Mexicain / famille BALITRAND - Lisa, Allemande / famille GUIRAL - Dingje (Victoria), Chinoise / famille BOUTEILLE - Ilaria, Italienne / famille AZEMAR - Gaelle, Canadienne / famille DE SEGUIN DE REYNIES - Yu-Hui (Ben), Taiwanais / famille PITON - Daniel, Colombien / famille BOUTEILLE - Jasmina , Allemande / famille BESSIERE - Sophia, Allemande / famille CONQUET**

mexicain, (lesquels sont actifs dans les associations sportives, au conservatoire, etc.) est un gage de dynamisme. Ces jeunes réveillent la vie de nos villages : ils nous font aller de l'avant. Je dirais également à nos détracteurs que nous formons, à coût zéro, une élite internationale, francophone et francophile. Nous redorons notre image : nous formons les meilleurs ambassadeurs de notre « pays ».

3.14 — À QUEL MOMENT ET DE LA PART DE QUI AVEZ-VOUS SENTI LE PLUS DE RÉTICENCES DANS LA MISE EN PLACE DE CE PROJET ?

Je suis trop déterminé en la matière —et passionné— pour donner à quiconque la possibilité d'exprimer sa réticence. Et ce, parce que j'ai la conviction que l'on fait quelque chose qui nous dépasse. Quand, un samedi soir du mois d'août, j'ai accueilli à Aurillac, au fin fond du Cantal, ces huit jeunes participants PIE (en provenance de Colombie, de Taïwan, du Canada, du Japon… de partout en fait), j'ai ressenti une émotion si forte que j'ai compris le sens de tout ce qui avait été mis en place. Et c'est cette émotion qui nous anime et qui nous permet de surmonter les réticences dont on parlait. Dans le cas présent, le plus difficile c'est sans aucun doute de trouver des structures d'accueil, des familles disposées à recevoir bénévolement les jeunes.

COMMENT Y PARVENEZ-VOUS ?

On lance des appels, on mobilise, on s'appuie sur des relais (la presse, les Maires, les associations…). On sème, en s'appuyant sur les expériences déjà vécues (car, là encore, les jeunes étrangers et leurs familles d'accueil sont les meilleurs ambassadeurs du projet). On est très surpris par les réactions de certains. On s'attend à ce que celui qui est habitué à voyager, qui a une grande maison et trois chambres de libre soit ouvert au projet, et c'est l'autre, l'extrêmement modeste et plus reculé, qui va s'avérer disponible et qui va répondre à vos sollicitations.

EN TANT QUE DIRECTEUR, COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LA FAMILLE IDÉALE ?

La famille qui a du cœur, car l'expérience nous prouve que c'est elle qui accueille le plus et le mieux. S'il y a de la générosité et du cœur, il y a partage et intégration. Il ne s'agit pas forcément d'en faire trop (des voyages, des visites), il s'agit avant tout de créer du lien et ce lien est synonyme de bonheur. J'ai en mémoire cette grand-mère d'accueil qui a montré à ce jeune Israélien à cuire la fouasse et lui qui, en retour, lui a appris à cuisiner un plat bulgare. Quand la grand-mère s'est étonnée et lui a dit : *« Mais tu es Israélien, tu n'es pas Bulgare ? »*, ils en sont venus à évoquer l'histoire de la famille, de la shoah… de l'Europe.

DE QUELLE FAÇON LA PRÉSENCE DE JEUNES ÉTRANGERS EN EXIL INFLUENCE-T-ELLE LE PARCOURS DES LYCÉENS FRANÇAIS D'ESPALION ? EST-CE QUE CE PROJET A BOULEVERSÉ UN PEU LEUR VISION DE L'AVENIR ?

Ces jeunes étrangers, je l'ai déjà dit, forcent l'admiration de nos élèves : partir un an, quitter sa famille, ses amis, son quotidien et ses facilités, pour se plonger dans l'incertitude… tout cela les questionne. D'autant qu'ils les voient maîtriser rapidement une autre langue, voire plusieurs langues. Nous ne sommes pas dans un territoire où les jeunes partent facilement, rien donc n'est acquis, mais je sens qu'à travers l'exemple des jeunes que l'on a accueillis, nos jeunes Français s'interrogent et se demandent à leur tour : *« Pourquoi ne pas partir une année à l'étranger ? »*

ON SAIT QUE LES FREINS AU DÉPART SONT NOMBREUX. VOUS PARLIEZ DU CONTEXTE LOCAL. MAIS IL EN EXISTE D'AUTRES, LIÉS NOTAMMENT AU CONTEXTE CULTUREL ET À LA QUESTION DE LA SCOLARITÉ. L'IDÉE QUE L'ÉLÈVE VA INTERROMPRE LE COURS NORMAL DES ÉTUDES, L'IDÉE QU'IL VA « PERDRE UNE ANNÉE » OU PIRE ENCORE « PERDRE SES ACQUIS », QU'IL AURA BIEN LE TEMPS DE FAIRE UNE CÉSURE PLUS TARD... FONT PARTIE DES LEITMOTIV QUI BLOQUENT LE PASSAGE À L'ACTE. EN TANT QUE CHEF D'ÉTABLISSEMENT, QUEL MESSAGE SOUHAITEZ-VOUS FAIRE PASSER AUX JEUNES QUI ONT DES VELLÉITÉS DE DÉPART AINSI QU'À LEURS PARENTS ?

Je leur dis qu'il faut savoir « prendre le temps » : cessons de planifier l'avenir de nos jeunes. Pensons plutôt à solliciter leur curiosité. Se refuser (ou leur refuser) d'aller passer une année à l'étranger, c'est s'interdire (ou leur interdire) une prise d'autonomie et d'indépendance à un moment crucial du développement. L'âge idéal pour se mouler dans son environnement, pour développer sa capacité à s'en sortir, pour apprendre réellement à parler et à comprendre une langue, est celui de l'adolescence. C'est une question de souplesse et d'adaptabilité. En partant en fin de seconde ou de première vous avez la certitude de revenir transformé par votre séjour et de bonifier vos acquis (réflexion sur vos études et sur votre avenir, ouverture, capacité à prendre du recul…). En partant plus tard, vous pouvez bien entendu acquérir une expérience, mais vous pouvez être sûr que vous serez quasiment le même à votre retour. Quant à la durée, elle est fondamentale également. Il est évident que l'engagement sur toute une année est essentiel pour s'assurer d'un côté de consolider ses acquis, et pour s'assurer de l'autre de l'investissement de l'élève et de sa motivation. L'élève qui vient toute une année scolaire n'est pas un élève de passage.

LES NEUROSCIENCES NOUS DISENT QU'IL N'Y A PAS D'APPRENTISSAGE POSSIBLE SANS ÉVEIL DE L'ATTENTION, SANS MOTIVATION ET SANS QU'UNE ÉMOTION (CERTAINS PARLERONT DE PLAISIR) SE DÉGAGE. DANS NOTRE COURTE ENTREVUE VOUS AVEZ ÉVOQUÉ TOUTES CES NOTIONS. LE PROJET QUI EST LE VÔTRE (DÉVELOPPER DE FAÇON INTENSE LES ÉCHANGES INTERNATIONAUX, FAVORISER LA RENCONTRE AVEC DES ÉLÈVES DU MONDE ENTIER ET PERMETTRE À CES DERNIERS DE CONNAÎTRE UNE AUTRE ÉCOLE) SEMBLE DONC ÊTRE EN PARFAITE ADÉQUATION AVEC L'OBJECTIF PREMIER DE L'ÉCOLE.

Éduquer, c'est déstabiliser dans le cadre. Il me semble que ces séjours conçus sur la longue durée entrent dans cette approche. Dans le cadre de ces échanges, les enfants engagent un virage à 180 degrés, loin de leurs bases, mais ils le font dans un contexte scolaire et familial bien définis, et en étant rigoureusement suivis par une association comme la vôtre. Tout est donc en place pour mener à bien une vraie mission éducative.

1

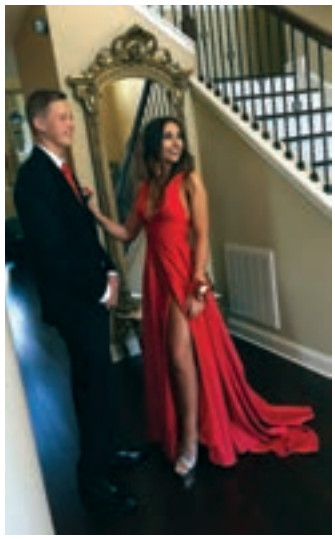
2

3

4

5

6

7


8

9

10

11

12

13

Amitiés

1 — Vincent, Lima, Ohio — Une année scolaire aux États-Unis
2, 8 — Léa, Jourdanton, Texas — Une année scolaire aux États-Unis
3 — Audrey, Edgewood, Iowa — Une année scolaire aux États-Unis
4 — Celia, Hermitage, Missouri — Une année scolaire aux États-Unis
5 — Lucas, Oakwood Hills, Michigan — Une année scolaire aux États-Unis
6 — Laura, Oklahoma City, Oklahoma — Une année scolaire aux États-Unis
7 — Églantine, Kershaw, South Carolina — Une année scolaire aux États-Unis
9 — Sofia, Beamsville, Ontario — Échange Trimestre Canada
10 — Rose-May, Ionia, Michigan —Une année scolaire aux États-Unis
11, 12 — Laura, Coconut Creek, Florida — Une année scolaire aux États-Unis
13 — Maxence, Peoria, Arizona — Une année scolaire aux États-Unis

Le RÉSEAU PRO de PIE - Parcours d'anciens

Tous les participants PIE ont à la fois des compétences et des capacités qui les distinguent, ainsi qu'une force commune qui les lie et leur inspire une mutuelle confiance. Fort de ce double constat, PIE a créé en 2015 un réseau professionnel. Objectif : entraide et conseils professionnels, recherche de stages et de stagiaires, d'emplois et de partenaires. . . "LE RESEAU PRO" publie une gazette mensuelle. "LE RESEAU PRO" compte aujourd'hui près de 800 membres LinkedIn et plus de 3 500 abonnés à sa gazette. Dans ce numéro, TROIS QUATORZE relate le parcours d'un ancien participant au programme.

LA FRANCE EST UNE SOEUR

C'EST UN PARCOURS ASSEZ EXCEPTIONNEL QUE CELUI DE MARGHERITA, TOUTE JEUNE PARTICIPANTE ITALIENNE AU PROGRAMME « HIGH SCHOOL – ACCUEIL » (C'ÉTAIT EN 2015/2016), QUI REVIENT EN 2017, PAR LA GRANDE PORTE, PUISQU'ELLE INTÈGRE ALORS LE LYCÉE LOUIS LE GRAND ET SA CLASSE PRÉPARATOIRE À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE... RETOUR NOURRI PAR UNE CERTAINE PASSION FRANÇAISE.

Margherita, Notre-Dame, Paris, France — 2018

TROIS QUATORZE — Pourquoi as-tu choisi de venir en France ? Pourquoi ne pas avoir opté, comme tant d'autres, pour les USA ?
Margherita — Je savais que j'en viendrais un jour ou l'autre à apprendre l'anglais et que des occasions se présenteraient de faire un séjour dans un pays anglophone. C'était moins sûr pour le français. Alors j'ai choisi de commencer par ça. Je dirais que pour moi, l'anglais était une nécessité et le français un plaisir. J'aime cette langue.

3.14 — Tu as donc choisi la langue plutôt que le pays ?
Margherita — Les deux étaient (et sont) tout de même intimement liés. Une langue est toujours le reflet d'un pays et d'une culture.

3.14 — On se souvient, à PIE, de ton arrivée et de tes premiers pas dans notre pays, car nous avons eu un mal fou à t'inscrire à l'école. Nous avons eu droit à l'époque au déroulé de tous les arguments « classiques » mais difficilement recevables : « Les classes sont surchargées », « on ne peut pas y intégrer en plus des étrangers », « elle n'aura pas le niveau », etc. Dans ton cas, l'Académie nous a même demandé à ce que tu passes un test de langue, réservé pourtant aux migrants ! Quel souvenir gardes-tu de cette période ?
Margherita — J'ai attendu plus de vingt jours avant d'intégrer mon lycée. Je n'étais pas au courant de tout ce qui se tramait, mais je me souviens avoir entendu que *« J'allais ralentir la classe »*. C'était un peu inquiétant pour mes parents naturels, pénible pour la famille qui m'accueillait et stressant pour moi car j'avais l'impression que je n'allais pas apprendre à parler français et que je n'allais pas atteindre mon objectif. Je craignais aussi d'arriver dans une classe déjà formée et d'avoir du mal à me faire ma place.

3.14 — Ton cas a certainement été un des plus difficiles que nous ayons rencontrés. C'est d'autant plus étonnant au regard de l'intégration qui allait être la tienne par la suite et du parcours brillant que tu réalises aujourd'hui au sein de l'institution française. . . Nous y reviendrons. Mais, du coup, qu'as-tu fais de toute cette période de « déscolarisation » ?
Margherita — Ma famille m'a inscrite au volley et au hip-hop, j'ai visité Paris, une stagiaire de PIE m'a accompagnée et me parlait français. . . J'en ai profité. Et, au final, je crois que quand j'ai débarqué à l'école, j'étais presque plus mûre pour l'intégrer que s'il n'y avait pas eu cette phase intermédiaire. Ce qui m'a le plus surprise, ce sont les progrès en français que j'avais pu réaliser durant ces vingt premiers jours. . . et cela sans même mettre un pied au lycée. J'ai compris à cette occasion que l'école n'était pas le seul lieu de formation et que le vrai apprentissage se fait au quotidien et sans toujours s'en rendre compte (rires).

3.14 — Si tu devais résumer en quelques mots ton année en France, que dirais-tu ?
Margherita — Je me souviens de cette année avec une grande précision, de son intensité, de ce que j'ai vécu et appris. Je sais que tout s'est déroulé de façon simple et quasi parfaite, en famille comme à l'école. Dans le cadre de l'école et des activités extra-scolaires, je me suis fait plein d'amis. J'ai intégré un tas de groupes, j'étais toujours sollicitée : j'écoutais, je parlais, j'étais toujours en éveil. . . Je résumerais, je crois, en disant que j'ai tout aimé.

3.14 — Un mot sur la famille et sur l'accueil qu'elle t'a réservé ?
Margherita — J'ai été reçue le mieux possible. Matériellement, ils m'avaient fait une place de choix (j'avais ma chambre, ma salle de bains. . .). Et humainement, ils ont été simples et parfaits. J'ai sans doute vécu le tout début un peu sur la réserve —parce que je suis un peu timide— mais au bout d'un mois ou deux, je me suis sentie « comme chez moi ». Je dirais même que j'étais « chez moi ». Tout cela a glissé naturellement. Les Merminod ont cinq enfants. L'aîné ne vivait plus à la maison, le second était parti pour un an aux USA. Je vivais donc avec les trois filles de 15, 12 et

5 ans. Je suis devenue la « grande sœur ». Belle inversion des valeurs pour moi qui avais deux grands frères et qui étais la benjamine. Je crois que j'étais un peu un exemple pour les plus petites. Je pense que cela m'a responsabilisée.

3.14 — Quelle relation gardes-tu avec eux ?
Margherita — Ils comptent beaucoup pour moi. Bien que je sois en France, je les vois moins aujourd'hui (car j'ai beaucoup de travail). Mais je sais qu'ils sont là. Ils restent un point d'ancrage.

3.14 — Comment as-tu été amenée à revenir en France ?
Margherita — Après mon année en France, je suis naturellement rentrée en Italie, à Reggio Emilia. J'ai pu sauter ma quatrième année et intégrer directement la dernière année. J'avais gardé dans un coin de ma tête l'idée de retourner assez vite en France. J'ai préparé l'« Esame di Maturita » (équivalent du bac) et postulé à des études supérieures en Italie, mais en parallèle, j'ai complété le dossier des APB en France (ancêtre de « Parcoursup »). J'étais attirée et intéressée par ce système des grandes écoles et des classes préparatoires que nous n'avons pas en Italie. Je ne voulais pas me spécialiser tout de suite dans une seule matière, et l'idée de continuer mes études en suivant un parcours pluridisciplinaire —à la fois généraliste et pointu— me plaisait. Je sentais aussi que je n'en n'avais pas fini avec la France. J'ai donc candidaté à Henry IV et à Louis-le-Grand.

3.14 — Un peu comme on jette une bouteille à la mer, n'est-ce pas ?
Margherita — Oui, exactement. Je me suis dit : *« Sait-on jamais ? »*, mais ça ne me stressait pas plus que ça. Et cela a marché : j'ai été acceptée à Louis-Le-Grand. En internat, qui plus est, ce qui rendait le projet viable financièrement !

3.14 — Et tu as donc débarqué dans la plus prestigieuse des écoles préparatoires françaises ? Comment expliques-tu que tu aies été choisie ?
Margherita — Je me pose parfois la question. J'avais un très bon bulletin de terminale en France et j'avais obtenu le DALF (*« Diplôme approfondi de langue française »* niveau C2), ça a dû jouer, tout comme le fait que j'étudiais le latin et le grec.

3.14 — Tu as donc débarqué de nouveau en France, à Paris intramuros cette fois, et en Lettres Supérieures. Cette année tu es en 2e année (Khâgne). Es-tu satisfaite de la direction que tu as prise ?
Margherita — Oui, c'est très intéressant, car ce sont des études littéraires assez poussées, couplées à des matières plus en relation avec le réel. J'ai des cours de philo, latin, italien, littérature, histoire et géographie. Grâce à un professeur extraordinaire, j'ai vraiment découvert la géographie —dans toutes ses dimensions— et j'en ai fait ma spécialité. Tout cela est passionnant. La force du système français, c'est qu'il en appelle vraiment à la réflexion de l'élève et à son intelligence. On le sollicite vraiment. Ce principe de la dissertation, c'est tellement français. Ça vous correspond totalement. Je sais qu'en Italie on peut se contenter de coller au « catalogue » au lieu d'intégrer les choses dans une réflexion plus large, qui fasse réellement appel à la réflexion critique.

3.14 — Et la faiblesse de ce système éducatif ?
Margherita — Il génère bien trop de stress ! Il me semble que plus le niveau monte plus le stress augmente. Au lycée ça allait, mais là, c'est juste délirant. Je reste persuadée que l'on pourrait faire aussi bien sans ce niveau de pression.

3.14 — Comment envisages-tu la suite ?
Margherita — Je ne l'envisage pas ! Je ne veux pas me fixer de limites (rires). Actuellement je prépare Normale Sup, mais je dois reconnaître qu'au moment où j'ai postulé aux classes préparatoires, c'était plus pour les cours que pour intégrer l'ENS. Donc je prends les choses comme elles viennent. Si j'ai l'examen, je rentre à Normale Sup, sinon je verrai. Est-ce que je « repiquerai » ? Honnêtement je n'y pense pas trop. Je crois que je resterai en France au moins 4-5 ans, le temps des études. Mais pas forcément pour la vie. Pour l'instant, je ne veux pas me fixer de barrières.

3.14 — Qu'est-ce que tu aimes tant en France ?
Margherita — J'y suis bien. J'aime l'esprit français, la culture, la langue, et Paris aussi. Vous êtes incroyables, vous les Français.

3.14 — En quel sens ?
Margherita — Vous aimez le débat et la discussion, la dialectique. Je crois que ce qui vous caractérise, c'est cet esprit critique qui vous habite. Pour le meilleur et pour le pire. Le pire, car vous êtes les gens les plus râleurs qui soient. Vous confondez facilement l'esprit Critique et l'esprit de critique. Tout le monde râle dans ce pays, et partout et tout le temps… Je pense que cela participe au fait qu'on vous trouve hautains : vous prenez les gens de haut.

3.14 — Et le meilleur en quoi ?
Margherita — L'autocritique. Votre art, votre littérature, tout votre pays est animé par cet esprit particulier. L'insatisfaction, la volonté de ne pas vous contenter de ce que vous avez, la remise en cause perpétuelle et la révolte vous habitent. Je retrouve cela dans les écrivains que j'aime : Montesquieu, Hugo, Baudelaire… et le théâtre français dans son ensemble.

3.14 — L'Italie est aux antipodes de cela ?
Margherita — Disons que sur ce point nous sommes peut-être différents. On apprécie peut-être ce qui est plus léger. On est moins compliqués et on a peut-être moins de « quant à soi ».

3.14 — En France, on a tendance pourtant à voir l'Italien comme celui qui « roule un peu des mécaniques » !
Margherita — Il est évident que, dans le fond, nous nous ressemblons terriblement. Nous sommes vraiment cousins… plus que ça même, nous sommes frères et sœurs. Il n'y a pas deux peuples qui soient si proches, non ?

3.14 — Si c'est le cas, pourquoi alors avoir choisi de venir en France ?
Margherita — Je pense que ce qui est intéressant dans l'échange que j'ai vécu (Italie-France) —et que je vis toujours— c'est qu'il n'y a pas d'exotisme, pas de choc culturel à proprement parler. Rien en somme pour venir cacher l'essentiel.

3.14 — L'essentiel serait donc un « choc » personnel ?
Margherita — En tout état de cause, une transformation profonde de ses relations, de son mode de vie, donc de pensée. Quand on part, on change de logiciel, on est amené en conséquence à se remettre en cause.

3.14 — Si tu devais partir de France et emporter quelque chose que choisirais-tu ?
Margherita — (Elle réfléchit…) Paris, je crois ! Et l'ouverture et la dimension culturelle française. Je peux trouver ça en Italie, mais pas à la même échelle.

3.14 — Si tu devais apporter quelque chose d'Italie ?
Margherita — (Sans avoir besoin de réfléchir) La nourriture. Quand je dis ça, je ne pense pas à la haute gastronomie, mais à la nourriture quotidienne : les pâtes, les ravioles, la charcuterie, la pizza… et le sourire et le service qui vont avec. Je ramènerais un peu de notre décontraction et de notre naïveté également. C'est bien de se laisser vivre parfois, de savoir apprécier ce que l'on a.

POUR PARTICIPER AU RÉSEAU PROFESSIONNEL PIE, VOUS POUVEZ :
1 — REJOINDRE LE GROUPE LINKEDIN : piefrance.com/linkedin
2 — RECEVOIR, PAR E-MAIL LA GAZETTE MENSUELLE ÉDITÉE PAR LE RÉSEAU PRO.
Demande d'abonnement gratuit à : reseau@piefrance.com
3 — COMMUNIQUER VIA LINKEDIN OU E-MAIL (demandes, offres, questions et conseils)

DERNIÈRE LIGNE DROITE

Jean, Spokane, Washington — Une année scolaire aux États-Unis

Il fait froid. Février vient juste de commencer. Les - 15°C qui règnent révèlent la buée cristalline que nous expirons ; nous ne sentons plus nos mains engourdies depuis déjà quelques minutes. Il neige si fort que l'on ne peut distinguer la route, mais guidés par les chaudes lumières électriques qui éclairent notre chemin, nous arrivons finalement sur le toit de la ville. Et quelle vue, et quelle vie ! Empire de glace, royaume de l'hiver. La ville est engloutie par les montagnes, et seule la neige qui tombe trouble le calme absolu du ciel et fait régner un silence abyssal au sol. Le froid mord nos joues rouges, nous nous extasions de la fantastique perspective qu'offre ce moment magique.
Presque 6 mois que je suis parti. Les mois les plus courts et les plus longs de ma vie… Que d'aventures ! À ce moment précis, je réalise que je rentre dans quatre mois. J'aurai 18 ans. J'ai l'impression que j'ai vécu mille vies, vu mille villes. Verdict : mon existence fait enfin sens. Je me prépare à vivre cette dernière étape en profitant de chaque jour. 25 heures par jour. Maîtrisant l'anglais, voyant l'ultime distance qui me sépare de mon retour, je joue la montre et m'efforce d'en tirer le plus possible, mais les aiguilles, d'une précision chirurgicale, pressent le temps, filent à toute vitesse. Et s'égrènent inexorablement les jours restants. Dernière ligne droite vers les derniers instants.

J'ai 17 ans. J'habite dans un petit village de 200 habitants et je vais dans le lycée du district : « River Ridge High School ». Je passe une année merveilleuse. Partir est l'une des meilleures décisions que j'ai prises. J'ai décidé dans les premières semaines de mon arrivée de m'inscrire dans le club de cross-country du lycée. Aux États-Unis, l'approche du sport est très particulière : le sport fait complètement partie de la culture populaire et la façon de le pratiquer en dit long sur les valeurs du pays.
Ici on s'encourage, on se pousse les uns les autres, on fait plein de « High Five ». En gros, on prend chaque course et chaque compétition comme la chose la plus importante qui soit… mais contrairement à ce qu'on croit, les résultats ne sont pas ce qu'il y a de plus important. Ici, aucun sportif n'est méprisé : on applaudit chacun et chaque performance : on motive les meilleurs mais on soutient les plus lents, on encourage son équipe tout comme celle de ses adversaires.
Tout le monde déborde d'énergie, les coureurs sont positifs et souriants. Bref l'ambiance est incroyable. Pour moi, le plaisir d'être dans cette équipe de cross-country dépasse largement les pures joies de la course.

AU-DELÀ DU RÉSULTAT

Jeanne, Parch Grove, Wisconsin
Une année scolaire aux États-Unis

À BICYCLETTE

Maïwenn, Kochi City — Une année scolaire au Japon

AILLEURS EST CHEZ MOI

Léa, Yokohama City — Une année scolaire au Japon

Le Japon tel qu'on l'imagine c'est bien… mais le Japon réel, c'est encore mieux. Voici quatre mois que je me suis envolée pour le pays du Soleil Levant, des rêves en tête et des étoiles dans les yeux. Je me souviens du jour du départ : au moment d'entrer dans l'avion, je n'étais pas triste. Je laissais, en France, les personnes que j'aimais… mais je partais au Japon pour découvrir de nouvelles personnes à aimer.
Sans vous mentir, être un étudiant d'échange n'est pas chose « facile » : c'est même très loin de l'être. Il faut déjà s'adapter ; ensuite, il faut se faire une place dans le pays hôte, se faire des amis, se construire une routine.
Au Japon, être le « Gaijin » (l'étranger) peut parfois jouer des tours. Exemple : quand les gens ne vous connaissent pas et qu'ils jugent que vous êtes un « Gaijin », ils vous parlent en anglais, quel que soit votre niveau de japonais.
Pour s'intégrer, il faut dévoiler le meilleur de soi-même. Surmonter le « choc culturel » c'est se rendre compte que les choses ne sont pas mieux ou moins bien, mais juste différentes. Pour ma part, je découvre chaque jour de nouveaux aspects du Japon, des aspects cachés. Je n'ai qu'un message pour les futurs étudiants d'échange : que vous vous dirigiez vers le Japon, la Nouvelle-Zélande, la Suède, l'Argentine ou même les États-Unis, vous aurez sûrement des moments de doute, de peur —tout simplement parce que vous ne serez pas « à la maison »—, mais un jour votre pays d'accueil deviendra votre « maison » —pas au sens matériel, mais au sens émotionnel—, et ce jour-là, vous vous rendrez compte que tout ça valait le coup. Et vous vous rendrez compte aussi que vous vivez le meilleur de votre vie. Ne perdez jamais confiance en vous. Arrivé à un certain point de l'échange, et quand vous regarderez en arrière, vous vous rendrez compte que tout —le positif comme le négatif— a contribué à faire de cet échange une expérience magique et unique. Je vous dis *« À bientôt »*, et comme on me l'a dit quand je suis partie au Japon : *« See you on the other side of the world ! »*

CENT POUR CENT USA

Inès, anoka, Minnesota
Une année scolaire aux États-Unis

Le football américain aux États-Unis, est une vraie religion. C'est un peu comme en France, même si ce n'est pas le même football. Ce jour-là, on est arrivés sur le terrain vers 7pm, pour une soirée 100% USA. J'avais enfilé mon tee-shirt rouge et mon jean bleu. Une fois sur place on a retrouvé les autres lycéens, tous habillés de blanc, de rouge et de bleu, paillettes autour des yeux et rouge aux lèvres. On a rejoint nos amis, on en a rencontré d'autres.
Ce genre d'événement nous permet de faire plein de nouvelles connaissances, et c'est pour ça que j'aime autant y assister. Être sociable, c'est important quand on est étudiant étranger ! L'ambiance était incroyable, entre la fanfare, les danseuses et « Cheerleaders », les cris de joie et d'encouragement…. le tout sous un coucher de soleil aux mille couleurs. Je n'ai pas toujours compris ce qui se passait sur le terrain, mais peu importe. Ce qui compte dans ces moments-là, c'est de sentir que je fais partie d'une grande famille, celle d'*Anoka High School*. À l'heure où je vous écris, la saison de football américain est terminée. Je suis un peu triste, car je sais que tout ça va énormément me manquer. Il me reste les matchs de Basketball, de Volley-ball ou encore de Hockey. Toujours cette bonne ambiance, toujours ces lieux de rencontre. Et ça, je ne m'en lasserai jamais !

MES GRAND-PARENTS AMÉRICAINS

Clémentine, Germantown Hills, Ohio
Une année scolaire aux États-Unis

L'idée de partir à l'étranger et de vivre l'expérience d'un « Exchange Student » pendant 10 mois me trottait dans la tête depuis quelque temps, et puis, après plusieurs discussions avec mes parents, j'ai fini par sauter le pas. Ces premiers mois dans l'Illinois ont été tellement intenses, humainement et émotionnellement. J'ai partagé des moments exceptionnels avec cette famille, que j'adore : ils m'ont, par exemple, emmenée passer quelques jours dans la maison des parents de ma maman d'accueil dans le Colorado. Ce sont certainement les meilleurs jours que j'ai passés ici depuis mon arrivée : les paysages étaient sublimes, les randonnées inoubliables. Quand je parlais de moments intenses humainement, mon séjour au Colorado en est le parfait exemple. J'ai eu une réelle connexion avec les grands-parents, on a beaucoup échangé ensemble (des moments en cuisine avec Nana, des échanges sur les livres, des rires et des discussions très enrichissantes aussi avec John…). Au moment de partir, Nana, John et moi nous pleurions. C'est dingue comment en simplement quatre jours on peut autant s'attacher à des personnes.

Ce projet de « Partir un an » me paraissait intéressant pour ma vie future : savoir parler anglais, découvrir un nouveau monde, s'ouvrir l'esprit. Le contexte me plaisait : vivre en famille, au cœur du pays… la vraie vie. Mais en y réfléchissant plus longuement, j'ai eu quelques doutes : ne pas voir mes proches pendant une année me faisait un peu peur, tout comme le fait d'avoir sans doute à faire ma seconde à mon retour. Mais je me suis dit que l'occasion ne se représenterait plus et que ce moment précis, entre le collège et le lycée était le meilleur pour partir. Alors on a décidé (moi et ma famille) de remplir un dossier pour partir un an à l'étranger. Je me suis inscrit très tardivement. La date butoir approchait et je n'avais toujours pas de famille. J'étais de plus en plus stressé et je me disais que je ne partirais pas cette année. Le soir du jour J, je n'avais plus aucun espoir de partir. Mais les faits allaient me démentir, car aux environs de 20h45, j'ai reçu un appel de PIE. Une famille du Minnesota avait retenu mon dossier et avait décidé de m'accueillir pour toute une année. Le destin avait tourné.
Me voilà donc aux États-Unis, au cœur de ce Minnesota. C'est une magnifique région agricole avec de somptueux décors. Tout le monde est chaleureux, ma famille et tout le village. Je me fais vite des amis. Ils me font découvrir énormément de choses (beaucoup de vocabulaire et un peu de leur culture). Dans cette région nord-américaine, la température peut tomber jusqu'à -35° Celsius. C'est le cas aujourd'hui. J'ai pu observer pour la première fois de ma vie une sublime aurore boréale, le tout sous un terrifiant blizzard. Il y a énormément de neige (1 mètre en moyenne) et tous les lacs sont gelés. On perce des trous dans la glace et on pêche. De tout ça je tire un enseignement : il faut toujours positiver et garder espoir. Tout se joue parfois in extremis… pour moi c'était juste avant la date butoir.

LA DATE BUTOIR

Pierre-Marie, Fulda, Minnesota — Une année scolaire aux États-Unis

TOI LA SOEUR QUE JE N'AI JAMAIS EUE

Juliette, Zanesville, Ohio — Une année scolaire aux États-Unis

Je vis avec une autre étudiante d'échange Espagnole, Laura. Jamais avant de partir, je n'aurais pu imaginer que j'allais lier une amitié aussi forte. On partage la même chambre… au début ça me faisait un peu peur : *« Est-ce que je vais supporter d'avoir toujours quelqu'un dans ma chambre ? et si on s'entend mal, etc. »*
Puis on s'est rencontrées, on a appris à se connaître, et je me suis vite rendu compte que mon échange aurait été bien différent sans elle : on passe tout notre temps ensemble, on rigole énormément, on partage des milliards de choses qu'il nous serait difficile de partager avec notre famille d'accueil… parce qu'ils ne peuvent pas vraiment comprendre. Comme on vit exactement la même chose, quand ça ne va pas, on se soutient. Ensemble, on se fabrique nos meilleurs souvenirs. Elle est devenue la sœur que je n'ai jamais eue. Ça va me faire extrêmement bizarre de ne plus la voir tous les jours quand je rentrerai… Mais l'Espagne n'est pas très loin. On a déjà prévu de se revoir !

FRÈRES D'ACCUEIL

Marin, Siren, Wisconsin
Une année scolaire aux États-Unis

UNE VIE EN UNE ANNÉE

Jeanne, Fulda, Balneria, Cordoba — Une année scolaire en Argentine

Je suis arrivée il y six mois maintenant, dans une famille très accueillante qui, dès le début, a tout fait pour que je me sente à l'aise. J'arrivais en plein milieu d'année scolaire (puisque l'Argentine se trouve dans l'hémisphère Sud) :j'appréhendais donc particulièrement mon premier jour à l'école. Je suis inscrite dans une école de 150 élèves, une grande famille où les élèves et les professeurs sont tous très proches les uns des autres. Ils ont eu la gentillesse de tous m'intégrer aussitôt à leur groupe.
J'ai la chance de participer à de nombreuses activités scolaires, notamment et avant tout à l'« Intertribu » : c'est une grande compétition organisée par l'école. L'école se divise en 2 tribus, les rouges (nommés Hueltén ») et les jaunes (« Caru Cura »), qui s'affrontent pendant 3 jours en sport (basket, athlétisme, foot, volley, baseball…), art (dessin, chant, danse…) et dans toutes les matières académiques. Les liens avec la classe et les autres élèves n'ont fait que se renforcer.
J'ai également eu la chance de voyager : les « Cataratas de Iguazu » (une des merveilles du monde), les plus beaux endroits de la Patagonie, au Sud du Pays. J'ai pu voir les baleines de Puerto Madryn, le glacier « Perito Moreno » au Calafate, Ushuaia —la ville du bout du monde—, et enfin une des plus belles cités du pays : Bariloche.
L'année scolaire s'est terminée début décembre par la remise des récompenses. Les trois classes de terminale ont reçu leur diplôme, on a élu le « meilleur camarade » de chaque classe, primé les trois meilleures moyennes, puis « celui qui a loupé le moins de jours d'école » et « celui qui s'est le plus dévoué pour la vie du lycée ». À ma grande surprise, j'ai été élue « Meilleur camarade » et 3e « Meilleure moyenne de la classe. » La semaine s'est achevée par l'« Egreso », le bal de promo des terminales.
Je profite des grandes vacances : j'ai fêté Noël et le Jour de l'An dehors, sous 30° à l'ombre, autour d'un barbecue et en tee-shirt. Avec les autres étrangers que j'ai rencontrés on se disait : *« On ne vit pas une année dans une vie, mais une vie en une année. »*

Dans quelques jours, je quitte les USA pour le Mexique. Ce moment charnière me ramène au départ et me fait repenser à la façon dont tout s'est construit. Je suis arrivée ici dans l'Ohio, dans le but de maîtriser la langue et de faire connaissance avec des personnes étrangères. Tout cela était classique. Mais je ne m'attendais pas à ce qui allait arriver.
Quelques temps après mon arrivée, j'ai vécu ce que j'appréhendais le plus : un changement de famille. Personne n'était responsable de ce changement : ça n'a tout simplement pas fonctionné… question de caractères ! Mais cela m'a permis de connaître deux modes de vie américains bien différents. Ce changement a donc été une réussite.
Quelques semaines après mon arrivée, une amie d'une de mes sœurs d'accueil est venue vivre avec nous à cause de problèmes personnels. Nous nous sommes doucement rapprochées, et de plus en plus. Elle est devenue ma meilleure amie. Nous avons passé toutes nos soirées, nos week-ends ensemble. Nous avons partagé beaucoup de choses elle et moi, au niveau de la musique notamment. Elle avait sa propre voiture, ce qui nous a permis d'aller régulièrement au restaurant, au cinéma ou encore faire les magasins.
Ce furent des moments très précieux pour moi. Pour mon 18e anniversaire, même si ma famille naturelle m'a manqué, je me suis sentie entourée de gens que j'aimais, et c'est ce qui comptait pour moi. Au contact de ma famille et de mes amis américains, je pense m'être ouvert l'esprit, et j'espère, de mon côté, avoir ajouté de la nouveauté et de l'exotisme dans leur vie. Je leur ai peut-être permis à eux aussi d'élargir leur regard sur le monde.
Aujourd'hui je pars au Mexique. Toutes ces personnes que j'ai connues, je ne les laisse pas derrière moi : je garderai à jamais gravé dans mon cœur leur générosité. Ils sont ma famille. Et la tristesse de les quitter n'est rien au regard de la joie d'avoir pu les connaître.

QUAND LA JOIE DÉPASSE LA TRISTESSE

Juliette, Sydney, Ohio — 2x6 USA/Mexique

ÉTUDES UNIVERSITAIRES AUX ÉTATS-UNIS

www.piefrance.com

ALL YOU NEED IS MOTIVATION – *Par Rosalinda*

Après une année scolaire fantastique dans un lycée américain du Minnesota —c'était en 2015—, me revoici, bac en poche, de retour aux États-Unis. Mais cette fois, je suis sur un campus universitaire de l'État de l'Illinois. Cette fois, le défi semblait un peu plus difficile à relever. J'allais me retrouver seule (autrement dit sans famille d'accueil), loin de mes repères, et non-voyante par-dessus le marché ! Mais l'intégration a été beaucoup plus facile que ce que j'avais imaginé. Étant donné que j'avais déjà passé un an à l'étranger, j'étais bien préparée psychologiquement. En revanche, je n'étais pas prête à cette masse de travail à laquelle j'allais devoir faire face, compte tenu notamment de mon handicap.

Mais mon université a été merveilleuse ! Avant même mon arrivée, des dispositions avaient été prises pour mon matériel. Ils m'ont fourni un petit appareil appelé « BrailleSens », qui fait fonction d'ordinateur et qui peut également être relié à un ordinateur portable et servir de plage braille (tout cela à l'aide d'une connexion Bluetooth ou d'un câble USB. Magnifique, non ? Ce système me permet de prendre mes cours, de rendre tous mes devoirs, etc. J'étais donc comblée.
Mais ce n'est pas tout ! Malgré ma déficience visuelle, j'ai pu intégrer toutes sortes d'organisations telles que des groupes de chant (dont l'un est l'élite du campus), un club de Quiditch. J'ai même obtenu un travail, ou plutôt trois… pour être précise. Je travaille aujourd'hui à la cafétéria, au service informatique du campus où je contribue à l'amélioration de l'accessibilité des sites internet, et j'assure de l'aide aux devoirs aux Américains qui étudient le français. Bref, tout va pour le mieux !

Au fil de ces derniers mois, j'ai réalisé que partir et étudier à l'étranger est bien ma seule chance d'accomplir ce que je veux, tout ce que je veux. En restant en France, j'aurais eu moins de possibilités de m'en sortir. J'ai appris que ma force et ma volonté étaient les clefs de ma réussite. Je conseille à chaque jeune, quelle que soit son origine et sa couleur de peau, son niveau de langue, son handicap, de tenter l'expérience.
« All you need is motivation ».

UNE JOURNÉE ORDINAIRE SUR MON CAMPUS – Par Flore

Flore, 18 ans, vit depuis le mois de janvier à Aquinas College, une université du Michigan.

Qu'elles soient belles, grises, trop courtes, interminables, fatigantes, déroutantes… différentes parfois et parfois semblables, nos journées, parce qu'elles se suivent l'une l'autre, construisent notre quotidien. À l'étranger, ce quotidien nouveau nous transporte, le banal nous surprend.

Réveil à **8h**, dans mon « dorm », pour ma première classe, Introduction à la philosophie. Aujourd'hui, je prends mon petit déjeûner dans ma chambre, mais il y a aussi la cafétéria où l'on peut trouver plein de choses : gaufres, oatmeal…
À **9h15**, fin du cours. Je ne reprends qu'à **12h15** avec Littérature anglaise. Entre-temps, je repasse par ma chambre, la range, prends rendez-vous avec mon conseiller académique et déjeune à la cafétéria avec des Américains et d'autres étudiants internationaux. Je vais à la bibliothèque et j'avance dans mes recherches : j'ai un devoir à rendre pour le cours The world in crisis.
15 h, c'est l'heure de l'espagnol. Nous ne sommes que quatre élèves, c'est vraiment top pour l'expression orale et la prise de parole.
16h20, je sors de mon dernier cours. Je repasse dans ma chambre pour récupérer mes affaires de sport et me changer.
17h, dîner à la cafétéria du campus : repas léger en prévision de mon entraînement de « cheerleading ».
17h50, je me dirige vers le centre de fitness, l'entraînement commence à **18h** par l'échauffement, puis on s'entraîne sur les « sunts » (portés/pyramides) et aux sauts. Le prochain match a lieu mercredi, alors notre prestation de mi-temps doit être prête.
21h, fin de l'entraînement, je prends une barre de céréales au café de l'université et discute avec une copine. Enfin je rejoins ma chambre. Je révise mon vocabulaire d'espagnol pour le test de cette semaine et réponds aux e-mails de l'université ainsi qu'à ceux de mes professeurs. On discute pas mal avec ma « roomate » qui m'aide à réviser pour un quizz de géo, on se raconte notre journée. Si j'ai encore du temps je lis, ou regarde une série, et voilà !

PIE RECHERCHE YouTubeur pour intervenir sur site, sur page Facebook & sur chaine YouTube de l'association : contact : 3.14@piefrance.com

Carnet de l'association

BIENVENUE ET BONNE ROUTE…

● *…à IRIS & LÉONIE… NOS BÉBÉS SÉVETTE*
Iris, née le 2 avril, est la fille de William (ancien participant Nouvelle-Zélande, ancien délégué) et de Cloé. Léonie, née le 26 mai, est la fille de David (ancien participant Canada/Nunavut, ancien délégué) et de Virginie. Martine Guérard et Éric Sévette, les grand-parents sont des fidèles de PIE (voir ci-contre et voir leur portrait dans le 3.14 n°57).

● *…à LIAM, le fils de Coralise Foulet (notre déléguée de régions / Ouest, de 2015 à 2018) et de Baptiste, né le 14 mai 2018.*

● *…à JEANNE, la fille de Sabrina Cadeau (ancienne participante USA/2001, déléguée à Lille), née le 7 juin 2018.*

● *…à EVA, la fille de Laurianne Favier (ancienne participante USA/1997 et déléguée bénévole à Brest), née le 2 septembre 2018.*

● *…à CAMILLE, le fils de Marie Glicksohn (ancienne participante USA/1995, ancienne déléguée et ancienne salariée à Paris), né le 20 décembre 2018.*

CORDON ROUGE — DEVENIR DÉLÉGUÉ(E) DE L'ASSOCIATION PIE

● À PIE, le rôle du (de la) délégué(e) est crucial. C'est le délégué, en effet, qui oeuvre sur le terrain, qui recherche et sélectionne les familles d'accueil, qui rencontre les participants aux séjours et leurs parents, qui informe, oriente, rassure et accompagne. Parents et familles d'accueil, anciens participants (qui passent alors du statut de « Cordon bleu » à celui de « Cordon rouge »…). Si vous êtes intéressé(e), n'hésitez pas à contacter Maya : *maya@piefrance.com.*

EN MÉMOIRE DE CLAUDE

Claude Supplisson est décédé le samedi 23 juin 2018.
Claude et son épouse Zon ont été, au tout début des années 80, parmi les tous premiers délégués de l'association, les pionniers du réseau de bénévoles, aux côtés d'Annie, de Maryse, de Jean, de Josette, d'Andrée… Claude et Zon étaient à l'époque basés à Nîmes. Claude a œuvré avec autant de gentillesse que de discrétion et d'efficacité à la mise en place des structures de l'association et a largement contribué à créer et à animer cet « esprit » PIE, qui perdure.
À la fin des années 80, Claude et Zon ont transmis le relais régional à Christine Callier. À cette époque, leur fille Domitille - participante 1982, USA -, a intégré à son tour le réseau, auquel elle reste, aujourd'hui encore, fidèle et dévouée.
Quelques années plus tard, les enfants de Domitille (et petits-enfants de Claude), Etienne, Baptistine et Barthélémy, sont devenus à leur tour les premiers participants « deuxième génération » (autrement dit « participants enfants de participant »). Les nièces et les neveux de Domitille ont suivi.

Abonnez-vous à la page Facebook de 3.14 : *www.facebook.com/journaltroisquatorze*
et au compte INSTAGRAM de PIE : *pietroisquatorze*

Retrouvez 3.14 sur le site internet de PIE : *www.piefrance.com*

PUBLICATIONS

J'AI TUÉ MON PÈRE UN VENDREDI — Déléguée bénévole et mère de Sarah GONZALES (Responsable de régions / Sud), Brigitte HEUZARD, livre un récit bouleversant qui traite de la mort volontaire, de l'amour et des liens familiaux. *Editions Vérone – 19€*

ROBIN SÉVETTE sur France 3 — *C'EST POUR LA VIE*, produit par NOMADES (diffusion sur France 3 Hauts-de-France le 8 avril 2019) — Depuis octobre 2016, le réalisateur Laurent BOILEAU fréquente une dizaine de personnes adultes porteuses de Trisomie 21 vivant à Arras. A intervalles réguliers, il est venu vivre en immersion avec elles et observer leur apprentissage de l'autonomie et de l'autodétermination dans les domaines aussi variés que le logement, le transport, l'emploi, les loisirs ou la vie citoyenne. De cette aventure est né ce film, dans lequel intervient Robin, fidèle de l'association, fils de Martine et Éric (délégués, famille d'accueil à de nombreuses reprises et parents de participants). — Un film qui change le regard —*www.facebook.com/trisoetalorslefilm/*

ACCUEILLIR AVEC PIE

Consultez les profils des jeunes étrangers en attente d'une famille d'accueil sur : *piefrance.com*
Site et profils régulièrement actualisés. Si vous voulez en savoir plus sur l'accueil, contactez PIE au : 04 42 91 31 00

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents… Le journal *Trois Quatorze* attend vos commentaires et vos impressions pour les publier. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : *trois.quatorze@piefrance.com*

RECHERCHE STAGE

Rosalinda, ancienne participante High School *(Opposum Écarlate 2015)*, est actuellement participante au programme PIE CAMPUS (Illinois - USA) en "Bachelor" (Relations internationales). Rosalinda recherche un stage entre le début du mois de mai et la mi-août 2019. Rosalinda est très motivée, entreprenante. Elle est ouverte à toutes sortes de propositions de stage (activité, lieu et durée)… **Le réseau PRO de PIE, qui connaît ses multiples talents, compte fort sur le soutien de tous pour l'aider à trouver ce stage.**

18 À 26 ANS / VOTRE EXPÉRIENCE DE VIE AUX ÉTATS-UNIS

VIVRE EN FAMILLE | DEVENIR BILINGUE | ACQUÉRIR UNE EXPÉRIENCE À L'INTERNATIONAL | ÉLARGIR SON HORIZON

ÊTRE SUIVIE & ENCADRÉE | NE RIEN DÉPENSER | TOUCHER UNE RÉMUNÉRATION

LE PROGRAMME « L'AMÉRIQUE AU PAIR » N'A PAS D'ÉQUIVALENT EN TERMES DE RAPPORT FORMATION/COÛT

PIE **WWW.AMERIQUEAUPAIR.ORG**

PIE
14-18 ans

Séjours scolaires de longue durée à l'étranger

Sur les cinq continents

www.piefrance.com

PIE CAMPUS
18-28 ans

Séjours universitaires aux États-Unis

De 1 à 4 années
Avec bourse d'études

www.piefrance.com

PIE · PARTIR OU ACCUEILLIR · SÉJOURS DE LONGUE DURÉE SCOLAIRE · UNIVERSITAIRE · AU PAIR